

SCOLAB - CAHIER PÉDAGOGIQUE

CAMILLE HENROT
DAYS ARE DOGS

AVEC

JACOB BROMBERG

DAVID HORVITZ

MARIA LOBODA

NANCY LUPO

SAMARA SCOTT

AVERY SINGER

PALAIS DE TOKYO●

Carte Blanche à Camille Henrot

Après Philippe Parreno en 2013 et Tino Seghal en 2016, le Palais de Tokyo confie une nouvelle fois l'intégralité de ses espaces à un seul artiste : Camille Henrot, née en France en 1978.

En 2013, Camille Henrot se fait remarquer à la 55^{ème} Biennale de Venise en présentant l'œuvre *Grosse Fatigue*, une vidéo de 13 minutes qui fait le pari de raconter l'histoire de la création de l'univers à travers un ensemble d'images dont les apparitions structurent une forme de récit. L'œuvre, constituée d'une capture vidéo d'un écran d'ordinateur sur lequel s'ouvre un empilement de fenêtres, est accompagnée d'un slam qui brasse divers mythes primitifs de la création. Avec *Grosse Fatigue*, Camille Henrot remporte le Lion d'Argent de la meilleure jeune artiste et entame une œuvre où se mêlent l'universel et le macroscopique.

A la croisée des savoirs

Dans cette vidéo, on voit apparaître certains des piliers du travail de Camille Henrot. En premier lieu, une œuvre qui se base sur une large documentation et qui brasse ethnologie, psychanalyse, sciences de la communication, théorie des médias et philosophie morale ou politique.

Néanmoins, son œuvre joue aussi le dévoiement des missions universitaires : elle témoigne du travail d'une chercheuse bien peu orthodoxe, qui se plaît à croiser des domaines apparemment éloignés, à détourner les images, à réinventer le propos scientifique à travers l'art.

Ainsi, elle s'inspire à la fois des recherches de grands ethnologues (Marcel Mauss, Marcel Griaule, Germaine Dieterlen, Claude Lévi-Strauss) et d'auteurs modernes (Virginia Woolf, Marcel Proust, James Joyce) qui,

eux-mêmes, créèrent une œuvre aux multiples entrées (psychanalyse, esthétique, sciences...).

L'objectif et le subjectif

Un autre élément constitutif du travail de Camille Henrot est le regard très particulier qu'elle porte sur son sujet, à la fois analytique et sensible. Ainsi, pour reprendre l'exemple de *Grosse Fatigue*, la vidéo s'attache à souligner de multiples liens insoupçonnés en usant du « montage » des fenêtres sur l'écran d'ordinateur mais inclut, de manière complémentaire, un récit humain de type mythique et poétique.

A travers ses dispositifs artistiques, Camille Henrot tente de plonger le spectateur au cœur d'une expérience intime de l'œuvre. Le matériau scientifique qu'elle a amassé est mis en forme, dans l'espace ou sur l'écran, pour inclure le spectateur, l'immerger dans une expérience sensible. Dans l'installation *The Pale Fox*, par exemple, elle structure l'œuvre autour de systèmes de pensée très circonscrits, mais si nombreux et si saturés d'informations que l'expérience du spectateur ne peut plus être seulement analytique : elle devient instinctive, curieuse, physiologique.

Camille Henrot porte également un regard distant mais bienveillant, comme celui de l'ethnologue qui essaie de saisir les modes de vie sans les juger. Elle se plaît à tendre un miroir aux pratiques humaines, à révéler la tendresse dans la violence (*Tuesday*), l'occidental dans l'exotique (*Saturday*), l'inactuel dans le moderne (*Cities of Ys*).

Les mythes à l'ère 2.0

Car c'est peut-être là l'influence la plus parlante de l'ethnologie sur l'œuvre de Camille Henrot : la recherche de la continuité des



Camille Henrot, *Monday*, 2017

principes universels, qui se perpétuent sous de nouvelles formes, en différents lieux et en diverses époques. Elle expose la permanence des structures de la pensée depuis le primitif jusqu'au moderne : mythe de la création, espoir messianique, structuration du réel autour des pôles ordre/désordre, etc. En cela, son œuvre offre une vision inactuelle du monde, depuis l'origine jusqu'à la modernité, et témoigne de la tentative de créer un récit absolu, qui transcende la contingence, à la suite de la vision moderne proustienne ou joycienne.

Cette réunion de tous les savoirs en parallèle, correspond également à l'âge de l'information, du savoir partagé de Wikipedia et de la question, hautement politique, des biens communs dans le monde 2.0. Car, dans le détournement du discours universitaire, on peut lire en filigrane le glissement actuel de la connaissance vers l'information. L'œuvre de Camille Henrot s'inscrit ainsi dans un monde de la connexion globale où, au travers des réseaux sociaux, on partage, au même titre, récits ancestraux, connaissances modernes et affects personnels.

Days are Dogs

« Moi qui travaille si peu, j'ai toujours respecté religieusement le repos dominical qui divise l'existence en courtes périodes et nous la rend ainsi plus supportable. » Italo Svevo, *La conscience de Zeno*

Cette exposition aborde la question des dépendances les plus banales, les aspects les plus communs de l'expérience humaine : nos moments de frustration, d'excitation, d'apaisement, de joie et de peine, l'ensemble des émotions qui rythment notre vie quotidienne. Ainsi, l'exposition se divise en sept sections, chacune étant associée à un jour de la semaine. L'idée de semaine est une structure arbitraire : à l'inverse des années, des saisons et des jours, la semaine

est une convention sociale. Elle modèle pourtant la vie sociale et intime de chacun, elle organise notre temps, régit nos sensations. Le titre de l'exposition renvoie à cette structure : « Days are dogs » est une référence à l'expression « dog day » qui pourrait se traduire par « journée de chien » ou bien « passer une mauvaise journée ».

« Ce qui m'intéresse c'est plutôt le chien dans le langage. Ce que le mot *chien* signifie. *Une vie de chien, Il fait un temps de chien, Travailler comme un chien...* Le chien finalement subit, il s'abandonne librement à son destin, un peu comme le personnage d'Ulysse de Joyce, il s'abandonne à ses journées avec une forme de passivité. Le personnage typique de mon exposition est un personnage plutôt passif. » (Camille Henrot)

Une odyssee en sept jours

L'exposition de Camille Henrot s'inspire de l'un des romans les plus célèbres du XX^{ème} siècle : *Ulysse* de l'écrivain irlandais James Joyce (1882-1941). Ce roman aborde, à l'instar de cette exposition, la tragédie qui se niche dans les aspects les plus banals de la vie quotidienne.

De nombreux points communs avec *Ulysse* peuvent être dressés. Dans les thématiques abordées d'abord, qu'il s'agisse de la dépendance, du manque, de la pornographie ou de l'infidélité. Ils se retrouvent également dans la structure même des deux œuvres. Si Camille Henrot choisit le cadre de la semaine, Joyce s'est lui fixé à une unité de temps plus réduite, toute l'action de son roman fleuve se déroulant en une seule journée, le 16 juin 1904, de 8h du matin au bout de la nuit. Par ailleurs, le roman de Joyce se déroule à l'intérieur de ses personnages, sans recul narratif. Il n'explique pas leurs actions, les motivations qui les animent. Le roman est pris dans une sorte de

long monologue intérieur, ce qui explique de nombreux changements de styles narratifs d'un passage à l'autre : le style est tantôt journalistique, tantôt épique, tragique ou scientifique. Il en va de même d'un jour à l'autre de l'exposition de Camille Henrot, de la vidéo 3D à la technique de la fresque, en passant par la peinture, la sculpture, l'installation etc.. Les innovations stylistiques de Joyce, dans la syntaxe et les néologismes, se retrouvent chez Camille Henrot dans son esthétique syncopée, ses représentations paradoxales, sa manière de mêler dans une même œuvre un ensemble de sujet disparates, d'un essai d'anthropologie à des photos des sœurs Olsen.

Enfin, si *Ulysse* et l'exposition de Camille Henrot sont deux œuvres complexes, maniant de nombreuses références, elles partagent également une certaine légèreté. Il est dans les deux cas nécessaire d'accepter de ne pas tout comprendre. Il faut aussi ne pas les considérer avec trop de sérieux, comme l'énonce James Joyce lui-même : « L'ennui, c'est que le public va demander et trouver une morale dans mon livre, ou pire il le prendra pour une chose sérieuse, et sur mon honneur de gentleman, il n'y a pas un seul mot sérieux dedans. » Au final, il s'agit de deux œuvres à la charnière de l'érudition et de la légèreté, deux œuvres à l'ambition démesurée d'aborder l'ensemble de la vie, sans pour autant y prêter trop d'importance.

La forme du Scolab

Si l'exposition de Camille Henrot reprend la structure du roman de James Joyce, ce cahier pédagogique reprend lui la forme d'un outil de médiation inventé par ce dernier pour en faciliter la lecture.

En 1920, James Joyce fournit à son ami Carlo Linati le manuscrit d'*Ulysse* accompagné d'un schéma explicatif. Dans ce tableau,

il associe chaque passage du roman à un organe, une couleur, une technique narrative, un art, une science et au passage de *l'Odyssée* d'Homère auquel il correspond. Devenu indispensable aux nombreux lecteurs du roman, ce tableau a été surnommé Schéma de Linati.

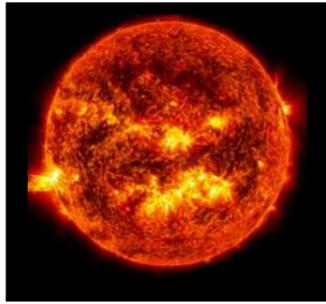
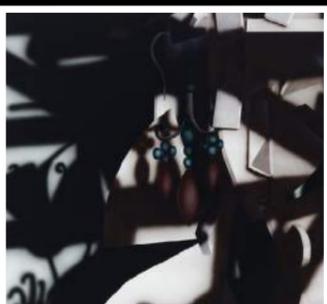
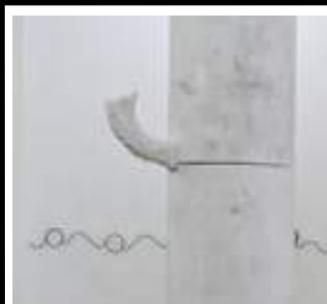
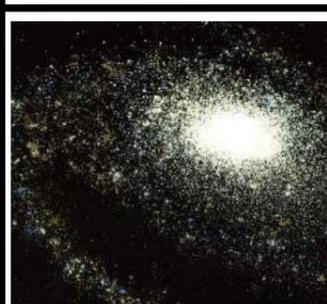
Chaque section de l'exposition de Camille Henrot étant elle aussi liée à de nombreuses références, ce cahier pédagogique reprend la forme du schéma de Linati. Il se présente donc sous la forme d'un tableau, associant chaque jour de la semaine à une série de symboles, d'œuvres présentées, de livres évoqués, d'informations sur l'artiste invité par Camille Henrot pour chaque section, ainsi qu'un exercice pédagogique.

Titolo	Ora	Colore	Forma	Tecnica	Scienze, Arte	Sesso (Significato)	Organo	Simbolo
7(10) Roccie Erranti	3-4	arcobaleno	Oggetti larghi Forze Ulisse	Labirinto mabile fra due sponde	Meccanica	L'Ambiente Nemico	Sangue	Cristo e Cesare; Errori: Omonimi; Sincronismi; Rassomiglianze
8(11) Sirene	4-5	corallo	Leucotea Partenope Ulisse Orfeo Meneleo Argonauti	Fuga per canonem	Musica	Il Dolce Inganno	Orecchio	Promesse: Feminis- mo; Sassi; Abellimenti
9(12) Ciclope	5-6	verde	Prometeo Nessuno (Is) Ulisse Galatea	Asimmetria alternata	Chirurgia	Il Terrore Egocida	(1) Muscoli (2) Ossa	Nazione: Stato; Religione: Dinastia; Healimo: Fagere- zione; Fantasma; Collettività

Title	Time	Colour	Forma	Technic	Science, Art	Sex (Meaning)	Organ	Symbol
7(10) Wandering Rocks	3-4	Rainbow	Objects: Places Forces Ulysses	(Anti-wings, unfinished) Labyrinth: moving be- tween two banks	Mechanics	The Hostile Environ- ment	Blood	Christ and Caesar; Errors: Homonyms; Synchronizations; Resemblances

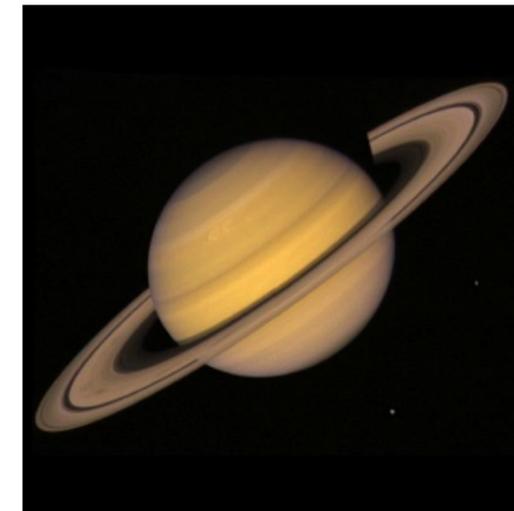
Les exercices pédagogiques de David Horvitz

David Horvitz est l'un des artistes invités par Camille Henrot à exposer dans sa carte blanche. Il présente trois œuvres légères et mélancoliques qui font office de transition entre le dimanche et le lundi, à l'image de nos angoisses du dimanche soir. Pour ce cahier pédagogique, il propose une série de sept exercices à faire en classe ou à l'issue de la visite. Sept exercices simples, parfois poétiques, parfois ludiques et impertinents, comme sept manières de rythmer notre semaine.

	Samedi	Dimanche	Lundi	Mardi	Mercredi	Jeudi	Vendredi
Symboles							
Œuvres							
Artistes invités			-				ndredi est le jour de Vén de la beauté. Dans <i>Jewe</i> <i>incess Salimah Aga Khar</i> Ils d'immeuble de l'Uppe rkais, sont placées à la r s pages du catalogue de oux de la princesse après
Exercices	Une horloge qui tombe de sommeil		Une lettre à la Lune	Le nom des heures	Dessins en une minute	La semaine qui ne faisait pas sept jours	
Livres	Ernst Bloch, <i>Le Principe Espérance</i> Albert Memmi, <i>La Dépendance</i>	Germaine Dierterlen & Marcel Griaule, <i>Le Renard Pâle</i> Michel Leiris, <i>L'Homme sans honneur</i>	Marcel Proust, <i>A la Recherche du Temps Perdu</i> Virginia Woolf, <i>Une Chambre à Soi</i>	Hannah Arendt, <i>Du mensonge à la violence</i> Ralph Waldo Emerson, <i>La conduite de la vie</i>	Italo Svevo, <i>La Conscience de Zeno</i> Marshall McLuhan, <i>Pour comprendre les médias</i>	Johann Wolfgang von Goethe, <i>Faust</i> <i>La Légende de la Ville d'Ys</i>	Roland Barthes, <i>Fragments d'un discours amoureux</i> Marcel Mauss, <i>Le Don</i>

SAMEDI

00:00	Symbolique - Saturne, Violet, Estomac, Récréation et sports
02:00	extrêmes, Religion
04:00	
06:00	Œuvre - <i>Saturday</i>
08:00	
10:00	Artiste invitée - Avery Singer
12:00	
14:00	Exercice - <i>Une horloge qui tombe de sommeil</i>
16:00	
18:00	Livres - Ernst Bloch, <i>Le Principe Espérance</i> & Albert Memmi, <i>La</i>
20:00	<i>Dépendance : esquisse pour un portrait du dépendant</i>
22:00	
00:00	



Saturne. Violet. Estomac. Religion. Le samedi, tout est possible ; c'est du moins ce que nous espérons en ce jour placé sous le signe de Saturne - Chronos dans la mythologie grecque - dieu du temps, de la génération, de la dissolution et des cycles de la vie.

Samedi

Dimanche

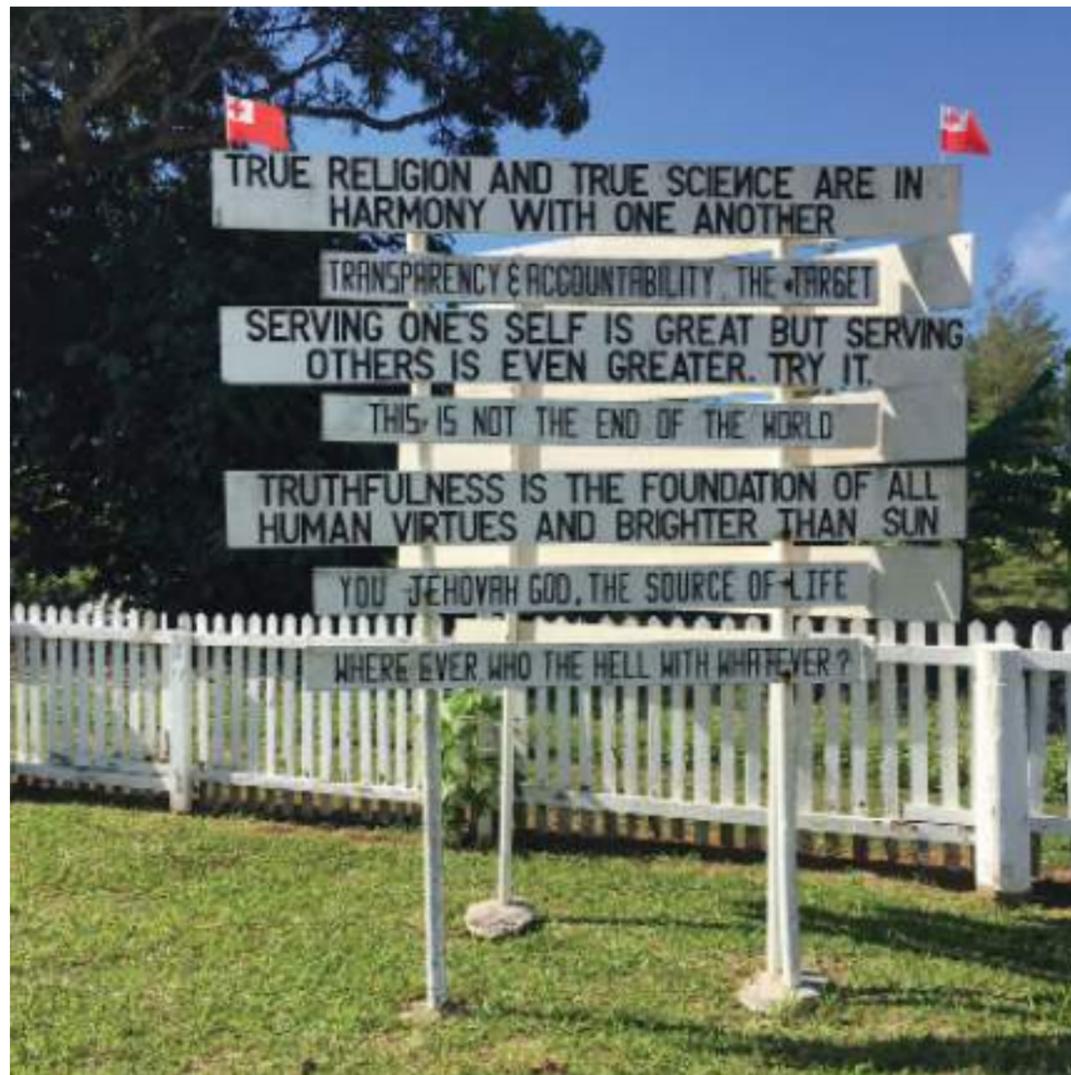
Lundi

Mardi

Mercredi

Jeudi

Vendredi



Camille Henrot, *Saturday*, 2017

Le samedi, tout est possible ; c'est du moins ce que nous espérons en ce jour placé sous le signe de Saturne – Chronos dans la mythologie grecque – dieu du temps, de la génération, de la dissolution et des cycles de la vie.

Saturday, le nouveau film de Camille Henrot est la première œuvre de l'exposition, la pièce par laquelle on pénètre dans la semaine. Le film, à l'image du samedi, renvoie à la volonté d'échapper au quotidien. C'est la journée des activités extérieures, du sport, celle qui nous extrait du travail. En somme, le samedi annonce l'espoir d'une vie meilleure. Dans le film, cet espoir s'incarne aussi bien dans la pratique religieuse que dans celle des sports extrêmes, deux manières de s'extirper de la morne routine de la semaine et, peut-être, de devenir un être meilleur.

Camille Henrot nous plonge dans le quotidien des membres de l'Église adventiste du septième jour, une confession chrétienne évangélique et millénariste. Le mot « adventiste » vient du latin *adventus* qui signifie « arrivée », « venue », « avènement », en référence au retour du Christ annoncé par la Bible.

Camille Henrot s'est rendue dans différentes communautés aux États-Unis, en Polynésie et au Royaume de Tonga, en se plaçant dans une posture d'immersion. « Ils m'ont ouverts leurs portes, il n'y avait aucune suspicion ou méfiance. Je n'avais pas envie de faire un travail qui soit critique, ou en tout cas pas uniquement critique, mais je trouvais ça plus intéressant de travailler avec une communauté avec laquelle je pouvais construire une relation de confiance. »

Il en résulte un film à l'ampleur humaine, émotionnelle et dramatique. Cette sensation est renforcée par l'utilisation de la 3D, une technique qui exacerbe l'effet immersif ainsi que la dimension épique du film. L'espoir est ici celui d'une nou-

velle vie, d'un renouveau, symbolisé par le baptême. Camille Henrot s'est fixé la contrainte de ne tourner que le samedi. Le samedi, jour de sabbat, est le jour sacré où sont pratiqués les rituels du baptême par immersion dans ces communautés.

A ces captations des rites des différentes communautés de l'Église adventiste du septième jour, Camille Henrot mêle d'autres images : la pratique des sports extrêmes, du surf notamment, et du divertissement. Le collage et la juxtaposition sont des procédés habituels dans le travail de l'artiste qui pousse parfois les assemblages jusqu'à la frénésie des images. Pour *Saturday*, elle fait défiler des inscriptions en bas de l'écran, un procédé qui rappelle les bandeaux des chaînes d'information en continu dans leur tentative d'aborder simultanément plusieurs sujets jusqu'à la saturation du sens.

Ainsi, à travers l'espoir d'une vie meilleure, Camille Henrot semble aborder le diktat d'une vie idéale propagé par les médias. Cette injonction inconsciente est ici mise en parallèle avec les doctrines de l'Église adventiste du septième jour : « J'ai découvert leur obsession pour la propreté, leurs chaussettes blanches, la manière dont ils font leur maison et leur jardin est beaucoup plus nette. C'est comme si les adventistes du septième jour étaient une forme de miroir de l'idéal américain contemporain : d'être en bonne santé, d'être beau, propre, bien organisé, avoir un bon travail etc. Finalement beaucoup des choses qui font partie des recommandations aux Adventistes dans leur mode de vie sont déjà imprimées dans l'inconscient collectif, des diktats communiqués par les médias, la publicité. Il n'y a pas de contradictions fondamentales entre le mode de vie préconisé par les adventistes et ce qu'on nous incite à faire en général. »

Artiste invitée

Avery Singer - *Days of the week*

Un frontispice peut désigner la façade principale d'un édifice ou l'illustration placée en regard de la page de titre d'un livre. Elle a alors généralement un rapport direct avec le livre en question, représentant une scène particulière ou proposant le portrait de l'artiste.

Les sept peintures de l'artiste américaine Avery Singer (née en 1987) jouent le rôle de frontispice de l'exposition de Camille Henrot. Chacune de ces toiles grand format est liée à un jour de la semaine. Elles sont comme un avant-goût de ce qui va suivre, comme une mise en abyme de l'ensemble de l'exposition.

Dans ces toiles aux formes géométriques et modélisées, on aperçoit tour à tour des fragments de corps humains, des emails, des organigrammes ou bien encore des bijoux. Avery Singer emprunte tout autant au vocabulaire du portrait, de la nature morte, qu'à l'esthétique du monde de l'entreprise, dans un ton à la fois humoristique et intrigant.

« J'ai réalisé que je n'avais jamais vu de peintures qui employaient les logiciels de modélisation 3D comme moyen de production d'images. C'est donc vers ce domaine que j'ai commencé à expérimenter. Les lignes de mes peintures sont comme des abréviations de formes humaines. »



L'exercice de David Horvitz

Une horloge qui tombe de sommeil

A CLOCK WHOSE SECONDS ARE SYNCH RONIZED TO YOUR HEARTBEAT	A CLOCK WHOSE MINUTES ARE THE LENGTHS OF YOUR BREATHS	A CLOCK THAT FOLLOWS THE SHADOWS OF CATS	A CLOCK THAT IS WOUND BY THE WIND	A CLOCK THAT FALLS ASLEEP
--	--	---	--	---------------------------------------

David Horvitz, *Proposals for clocks*, 2016

« Une horloge dont les secondes sont synchronisées avec les battements de ton cœur. Une horloge dont les minutes durent le temps de ton souffle. Une horloge dont les aiguilles suivent les ombres des chats. Une horloge dont les aiguilles sont prises au vent. Une horloge qui tombe de sommeil. »

En suivant les exemples de David Horvitz, imaginez une série d'horloges qui obéissent à d'autres règles que celles des secondes, des minutes et des heures.

Imaginez ensuite quel serait votre quotidien si de telles horloges rythmaient vos vies.

Niveau : de la primaire au lycée
Temps : 30 minutes
Matériel : du papier et des stylos

Samedi

Dimanche

Lundi

Mardi

Mercredi

Jeudi

Vendredi

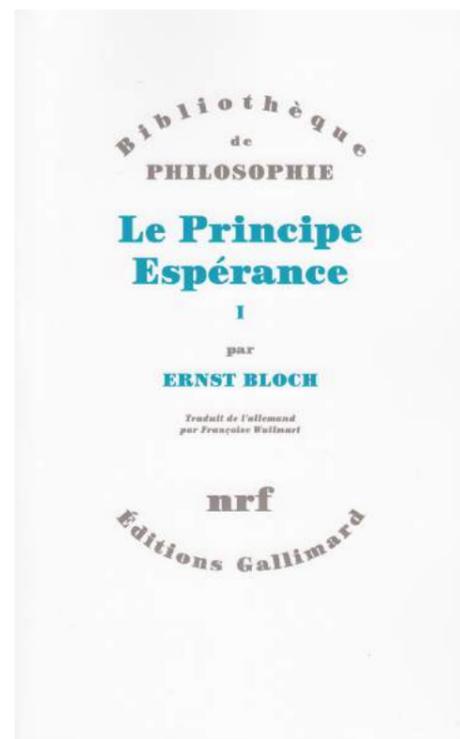
Les livres du samedi

Ernst Bloch, *Le Principe Espérance*

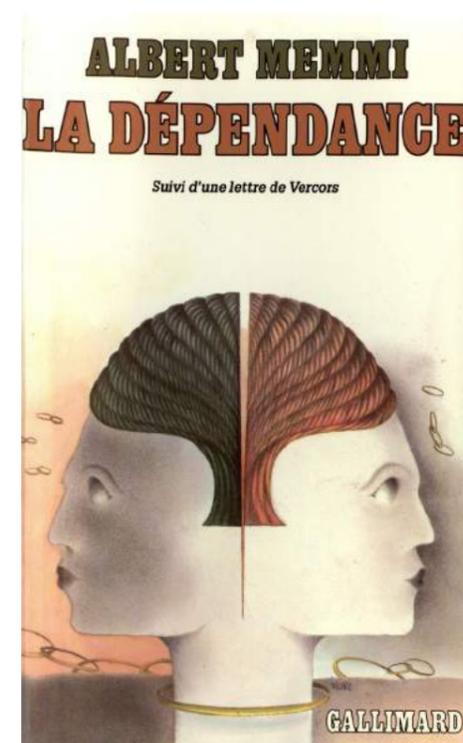
Le *Principe Espérance* est l'œuvre majeure du philosophe allemand Ernst Bloch, qui prolonge les thèmes déjà explorés dans *L'Esprit de l'utopie* : l'utopie, considérée selon une lecture marxiste non-orthodoxe. S'appuyant sur une connaissance encyclopédique apparemment sans borne des cultures et civilisations, le philosophe traque les mécanismes de l'espérance et de l'utopie à travers l'histoire.

Le livre est une critique brûlante du monde industriel moderne, dans lequel « la soif du gain étouffe tout autre élan humain » et soutient l'importance d'une espérance utopiste en s'appuyant, entre autres, sur l'exemple de la religion juive « construite sur le Messie, sur l'appel au Messie ». La pensée utopique est conçue par Bloch comme une « conscience anticipatrice » que le monde est dans un état de « Non-encore-être », un état de latence, de devenir non encore advenu.

Si la religion tient une grande place dans cette œuvre, il faut souligner que l'utopie chez Bloch est totalement athée et appelle à l'avènement d'un Royaume sans Dieu (« L'athéisme est si peu l'ennemi de l'utopie religieuse, qu'il en est même la présupposition : sans athéisme le messianisme n'a pas lieu d'être »). Pour lui, il s'agit d'amener à une forme d'immanence l'espérance religieuse, en s'inspirant par exemple de Thomas Münzer, chef religieux de la guerre des paysans du XVIème siècle en Allemagne : « ce n'était point pour des temps meilleurs que l'on menait le combat mais pour la fin de tous les temps...l'irruption du Royaume ».



Albert Memmi, *La Dépendance : esquisse pour un portrait du dépendant*



Dans son ouvrage *Portrait du colonisé*, l'écrivain et philosophe franco-tunisien Albert Memmi analyse les relations colonisateur-colonisé en dépassant l'opposition polarisée. Plus que les deux faces d'une même pièce, le colonisé est modelé par le colonisateur, et inversement. C'est donc en suite logique à ce texte fondateur que Memmi étudie les relations de sujétion et de domination dans *La Dépendance*.

Plus exactement, il définit une autre forme de rapport d'inféodation : le rapport du dépendant et du pourvoyeur. Ainsi, il arrive au constat d'une globalité de la dépendance, présente chez le fumeur, le buveur, l'amoureux, le malade, le travailleur, le vacancier... présente, en somme, dans toutes les positions que nous occupons à un moment ou un autre. De plus, il apparaît que toute dépendance peut se remplacer par une autre, témoignant du caractère symbolique de son objet (le buveur reconverti devient d'une sobriété fanatique). Néanmoins, comme pour le colonisé, le dépendant ne peut fonctionner qu'avec un pourvoyeur, et vice versa, dans une relation dont les deux se nourrissent et qui imprègnent le maillage social.

« Il y a une manière politique, artistique ou religieuse de répondre à la dépendance. En ce sens, la dépendance est bien l'un des ressorts les plus puissants et les plus efficaces de l'activité humaine ; et l'une de ses grilles d'interprétation les plus fécondes. »

Samedi

Dimanche

Lundi

Mardi

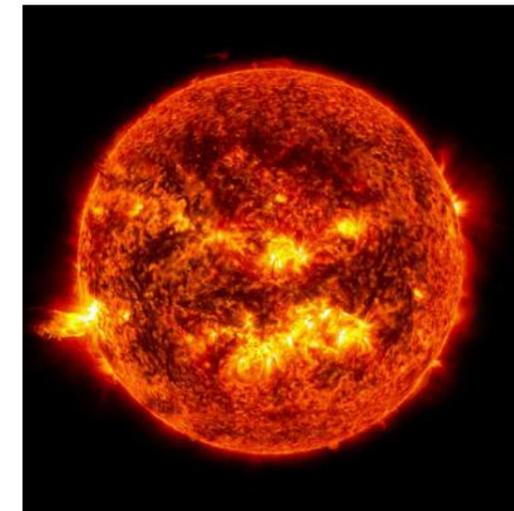
Mercredi

Jeudi

Vendredi

DIMANCHE

00:00	Symbolique - Soleil, Bleu foncé, Poumons, Spiritualité et
02:00	sagesse, Lecture
04:00	
06:00	Œuvres - <i>Est-il possible d'être révolutionnaire et d'aimer les</i>
08:00	<i>fleurs ?</i>
10:00	
12:00	Artiste invité - David Horvitz
14:00	
16:00	Exercice - <i>Le cadran solaire humain</i>
18:00	
20:00	Livres - Germaine Dierterlen & Marcel Griaule, <i>Le Renard Pâle &</i>
22:00	<i>Michel Leiris, L'Homme sans honneur</i>
00:00	



Soleil. Bleu foncé. Poumons. Lecture. Le dimanche est le jour de la grasse matinée, du ménage, de la communion spirituelle et des rêveries solitaires. C'est un jour hors de la société, que l'on passe chez soi.

Dimanche

Lundi

Mardi

Mercredi

Jeudi

Vendredi



Camille Henrot, *Portrait de l'artiste en jeune homme, Monday, « Days are Dogs », 2017*

Le dimanche est le jour de la grasse matinée, du ménage, de la communion spirituelle et des rêveries solitaires. C'est un jour hors de la société, que l'on passe généralement chez soi. Le dimanche est le jour consacré à la lecture.

Camille Henrot a réalisé une série de sculptures florales en relation avec les ouvrages de sa bibliothèque. Chaque sculpture est en quelque sorte la traduction visuelle d'un livre, à travers le médium de l'ikebana, un art japonais reposant sur des agencements de fleurs réalisés selon des codes précis.

Ikebana signifie littéralement « la voie des fleurs » ou « l'art de faire vivre les fleurs ». Au contraire de la forme décorative des arrangements floraux occidentaux, l'ikebana, apparu au XV^{ème} siècle, vise à créer une harmonie de construction linéaire, de rythme et de couleurs. La fleur devient un véhicule destiné à communiquer l'état d'esprit de l'arrangeur, de celui qui le réalise. La composition est comme le réceptacle de l'humeur du compositeur.

Les sculptures de Camille Henrot forment des conversations avec la littérature. À travers eux, c'est bien l'esprit du jour dominical, propice aux moments de lecture, à la solitude et à l'introspection, qui est mis en évidence. C'est aussi l'appartenance à un ordre – l'ordre des ikebana et, plus largement, l'ordre social et politique – qui est révélé, soit la confrontation du principe de plaisir à ceux de la productivité et de l'idéologie.

Ainsi, ces sculptures font ressortir plusieurs tensions. Il y a d'abord un hiatus entre le caractère saisonnier, éphémère de la fleur et l'œuvre d'art immuable, qui peut être perçue comme une tentative de défier le temps.

Un second hiatus, ensuite, entre le caractère luxueux de la fleur, un produit oné-

reux, symbole de faste et de superflu et sa connotation révolutionnaire. En effet, de nombreuses révolutions portent le nom de fleurs : la révolution des Œillets au Portugal, de Jasmin en Tunisie, des Tulipes au Kirghizstan, des Roses en Géorgie, etc. Le titre de cette série est d'ailleurs : « Est-il possible d'être révolutionnaire et d'aimer les fleurs ? », une question naïve et pourtant pleine de sens posée par un lieutenant de la révolution russe et retranscrite dans l'ouvrage de Marcel Liebman *Le léninisme sous Lénine*.



Les fleurs de cette série révèlent également l'intérêt de l'artiste pour les catégories et les formes du discours qui façonnent notre perception du monde. Chaque arrangement est un système d'organisation de l'information, du savoir et de l'espace.

« Il y a une signification dans le choix des fleurs par rapport au livre. J'avais besoin qu'il y ait ensemble dans un même cadre le titre du livre, la phrase qui le résume comme un haïku, et la liste des fleurs. Celle-ci apparaît ainsi comme un sous-texte qui vient nourrir et mettre en perspective le texte lui-même. »

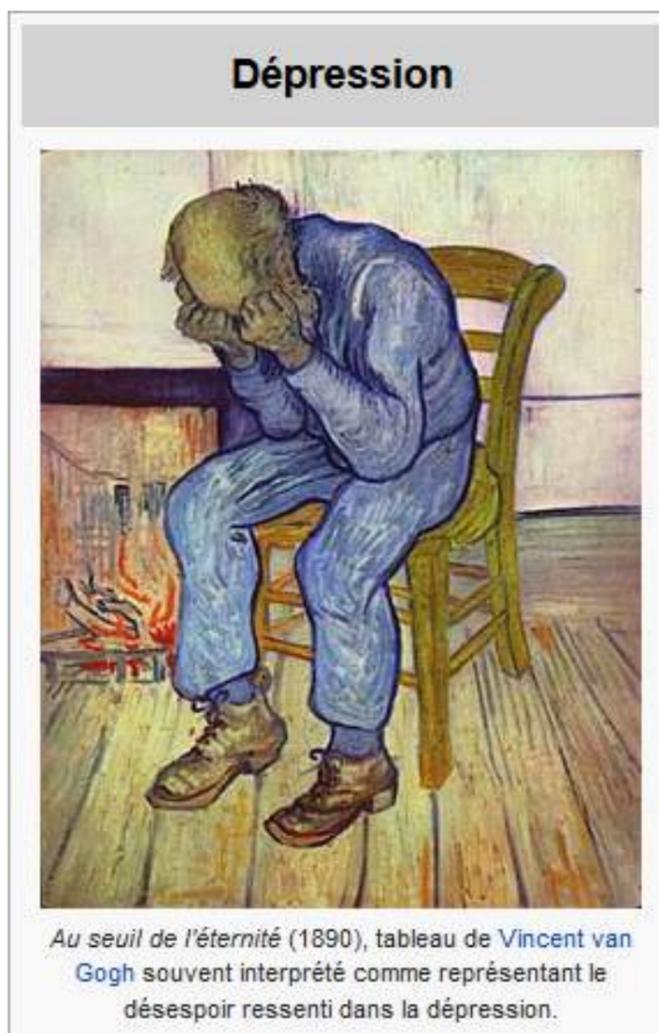
Artiste invité

David Horvitz - *Mood disorder*

« Je me suis pris en photo la tête repliée dans mes mains. C'était pour moi une pause qui incarnait la dépression, les troubles de l'humeur. J'ai posté cette photographie sur la page Wikipedia de l'article *Mood disorder* (trouble de l'humeur). Je suis alors devenu l'image générique de la dépression. Les photographies postées sur Wikipedia ont la particularité d'être libres de droits. La mienne a été reprise des dizaines de fois. Elle a été utilisée pour illustrer des articles de journaux ou de blogs traitant de la dépression, mais aussi pour des publicités vantant les mérites d'antidépresseurs. Grâce à *Google image reverse*, j'ai pu retrouver l'ensemble des pages internet ayant utilisé ma photographie. Elle s'est propagée sur la toile, se modifiant à chaque fois légèrement, passant parfois de la couleur au noir et blanc, parfois recoupée et parfois légendée dans une langue étrangère. »

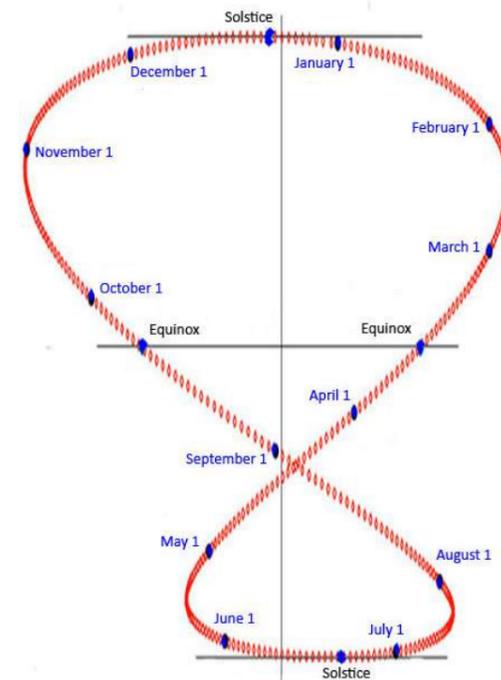
Avec *Mood disorder*, David Horvitz questionne avec humour le statut de la photographie au XXI^{ème} siècle, tant en ce qui concerne le droit d'auteur, la définition de l'œuvre d'art que la circulation des images à travers l'utilisation d'internet.

Suite à cette œuvre, David Horvitz a été banni de la communauté Wikipedia. Sa photographie n'illustre plus la page « *Mood disorder* ». Néanmoins, la page « Dépression » est aujourd'hui illustrée par un autoportrait du peintre Vincent van Gogh dans une pose assez similaire à celle de David Horvitz. Une image générique du désespoir.



L'exercice de David Horvitz

Le cadran solaire humain



Analemme



Cadran solaire humain

- Reproduisez la courbe de l'analemme sur des carreaux ou des pierres. L'analemme est la figure tracée dans le ciel par les différentes positions du soleil relevées à une même heure et depuis un même lieu au cours d'une année calendaire. Le dessin doit mesurer au moins 1 mètre. Plus il est vaste, plus l'heure indiquée sera précise.
- Déterminez l'emplacement de votre cadran. Il est bien évidemment préférable d'opter pour un lieu peu ombragé.
- A l'aide d'une boussole, repérez le nord, puis placez le dessin agrandi de l'analemme au sol en prenant soin de positionner l'axe central nord-sud aligné avec le nord-sud indiqué par la boussole.
- Déterminez le point de l'analemme correspondant à la date du jour ; fixez à cet endroit un long bâton dans le sol, et pensez à revenir chaque heure pour mettre un repère là où se trouve l'ombre du bâton. Pour tracer une courbe parfaite et placer vos carreaux horaires en arc de cercle, servez-vous d'une corde en guise de compas.

Niveau : de la primaire au collège

Temps : 1 journée

Matériel : des pierres, de la peinture, un mètre, une boussole, une montre, un bâton et une corde

Les livres du dimanche

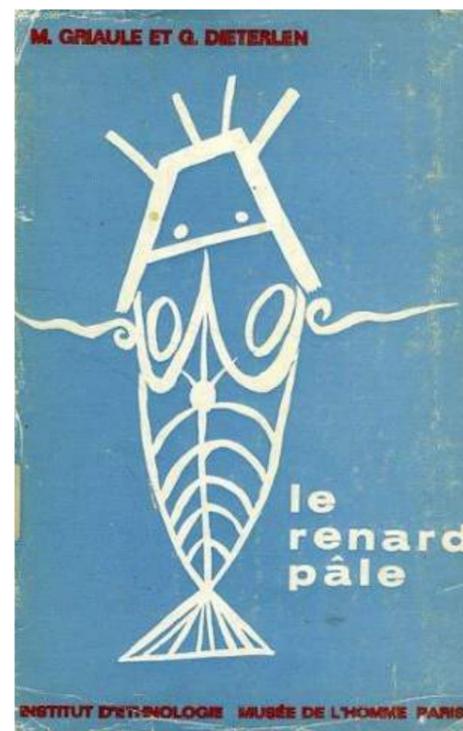
Germaine Dieterlen & Marcel Griaule, *Le Renard Pâle*

Dans l'ouvrage *Le Renard Pâle* paru en 1966, les ethnologues Germaine Dieterlen et Marcel Griaule étudient le peuple Dogon d'Afrique de l'Ouest et plus particulièrement leur mythe de création du monde et de l'homme. On y trouve un dieu céleste, Amma, qui après avoir dessiné la terre, créa deux paires de jumeaux sous la forme qu'ils désignent comme *nommo anagonno*, c'est-à-dire des poissons silure.

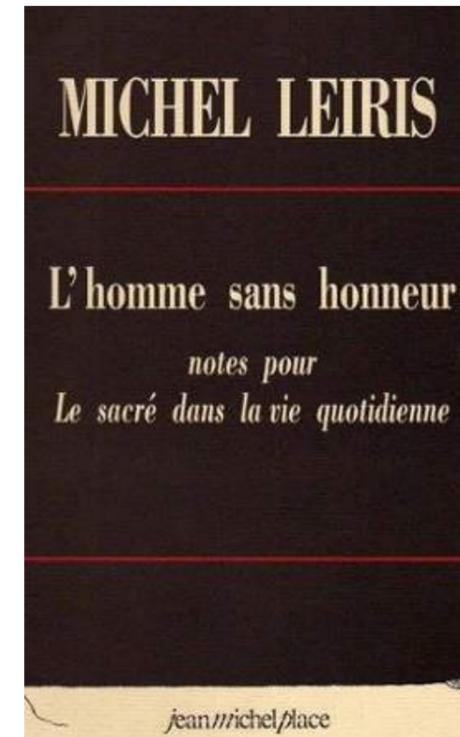
L'un d'eux se rebella et prit la forme du Renard pâle (*Vulpes pallida*, petit renard blond des sables) : c'est lui qui, par cette révolte, amène le chaos dans l'ordre du monde : « au cours même de son achèvement, il se révoltera contre son créateur et introduira le désordre dans l'univers. »

Cet être, appelé également Yuguru par les Dogon, est « actif, inventif et dans le même temps destructeur ; audacieux mais craintif ; inquiet, rusé et pourtant désinvolte, il incarne les contradictions inhérentes à la condition humaine. »

Ce récit relève de ce que les Dogon appellent la « parole claire » ou « parole bonne », la quatrième parole, état ultime de la connaissance de l'initié. Pour la détenir, il faut connaître un système de signes graphiques complexes (plusieurs milliers de signes en tout) dans son entier.



Michel Leiris, *L'Homme sans honneur. Notes pour le sacré dans la vie quotidienne*



Dans *L'Homme sans honneur*, le poète et écrivain français Michel Leiris explore la relation de l'homme au monde au travers du sentiment du sacré, qu'il associe à une certaine expérience de l'enfance disparaissant avec l'âge adulte. Cette perte du sentiment de sacré, il la nomme perte de l'honneur.

« L'homme sans honneur, c'est celui pour qui toutes choses – ayant perdu leur magie, étant devenues égales, indifférentes, profanes – sont maintenant dépourvues de vertu, comme lui-même est maintenant « sans honneur », faute de raison d'agir. Affranchi qu'il est de tout pacte - ne participant à quoi que ce soit de sacré - en même temps que sans liens il se trouve hors-la-loi et, faute d'aimer quiconque, n'a droit à l'amitié d'aucun. »

Le sacré qu'il recherche n'est pas religieux, il est « sec et transparent, hors de toute vapeur d'église. » Il en retrouve la trace dans des phrases, des lieux, des spectacles, autant de souvenirs éparpillés de sa jeunesse, dont il tente de comprendre ce qui les rend sacrés à ses yeux. Il en dissèque le caractère magique ou mythique, qui permet une diversion de la pensée face au réel.

« L'acte même par lequel le poète transcende le choses, étant séparation, décollage, implique qu'il y a quelque chose qui ne colle pas dans la vie du poète. »

LUNDI

00:00	Symbolique - Lune, Jaune, Cerveau, Désir de solitude,
02:00	Mélancolie, Ecriture
04:00	
06:00	Œuvres - Fresques
08:00	
10:00	Exercice - <i>Une lettre à la Lune</i>
12:00	
14:00	Livres - Marcel Proust, <i>A la Recherche du Temps Perdu</i> &
16:00	Virginia Woolf, <i>Une Chambre à Soi</i>
18:00	
20:00	
22:00	
00:00	



Lune. Jaune. Estomac. Ecriture. Lundi est le jour de la Lune : dans les mythes anciens, l'astre changeant incarne les variations fluides du monde, en même temps que celles des humeurs (d'où l'adjectif « luna-tique »).

Lundi

Mardi

Mercredi

Jeudi

Vendredi



Camille Henrot, *Monday, « Days are Dogs »*, 2017

Lundi est le jour de la Lune : dans les mythes anciens, l'astre changeant incarne les variations fluides du monde, en même temps que celles des humeurs. Cela explique l'adjectif « lunatique » qui se dit d'une personne dont l'humeur et les dispositions à l'égard des autres sont fluctuantes.

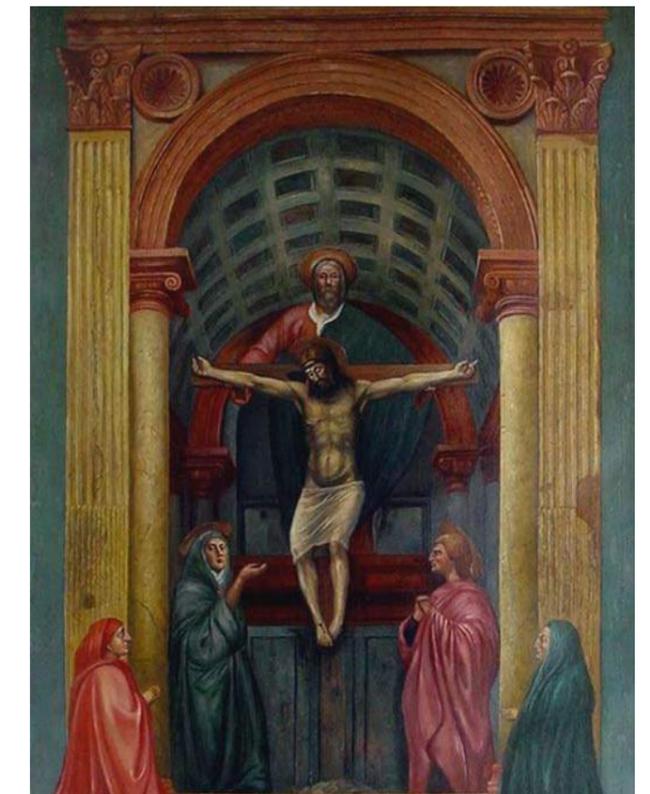
Le lundi, dans la vie quotidienne, correspond surtout au début de la semaine, au retour au travail et à la mélancolie que cette « rentrée » hebdomadaire provoque. C'est un jour que l'on aimerait passer hors de la société, chez soi – espace de méditation et de création –, où comme Proust ou Matisse, on travaillerait au lit. Ces divers aspects s'associent ici dans l'incarnation de l'esprit du lundi en un atelier d'artiste.

La « chambre » conçue par Camille Henrot est comme la « maison absolue » de l'artiste. Elle s'apparente à une zone crépusculaire entre le rêve et l'éveil, où les frontières établies entre le désœuvrement et la productivité, la superficialité et le pertinent, le trivial et le monumental, se brouillent.

Dans « cette chambre », Camille Henrot s'est essayée à la technique de la fresque. Le terme vient de l'italien « a fresco » qui signifie « dans le frais ». La fresque est une technique de peinture murale dont la réalisation s'opère sur un enduit appelé intonaco, avant qu'il ne soit sec. Le fait de peindre sur un enduit qui n'a pas encore séché permet aux pigments de pénétrer dans la masse, et donc aux couleurs de durer plus longtemps qu'une simple peinture en surface sur un substrat. Son exécution nécessite une grande habileté, et se fait très rapidement, entre la pose de l'enduit et son séchage complet. Elle permet de conférer un effet troublant de réalité comme le souligne l'historien Gombrich à propos d'une fresque de Masaccio :

« C'est une fresque d'une église de Florence, qui représente la Sainte-Trinité avec la Vierge et saint Jean. L'auteur de cette peinture se nommait Masaccio (1401-1428). Nous pouvons nous figurer l'étonnement des Florentins lorsque ces fresques furent dévoilées. C'était comme si le peintre avait percé le mur, faisant apparaître une chapelle nouvelle construite dans le style moderne, celui de Brunelleschi. Mais sans doute les contemporains ont-ils été frappés davantage par la simplicité et la grandeur des figures à qui cette architecture servait de cadre. Des figures massives et monumentales remplaçaient les personnages gracieux et délicats ; des formes solides et carrées prenaient la place des courbes souples et aisées. Mais si Masaccio renonçait aux séductions auxquelles le public était alors accoutumé, il y gagnait en sincérité et en émotion. Il semble presque que nous puissions toucher les personnages et ce sentiment nous les rend plus proches et plus intelligibles. »

Histoire de l'art, E.H. Gombrich



Masaccio, *La Trinité*, 1425

« La fresque m'intéressait à la fois pour des raisons conceptuelles et techniques. Conceptuellement, elle est un peu associée aux projets ambitieux, à l'idée du génie. J'avais en tête les fresques de Michel-Ange. Je pensais aussi au poème de Michel-Ange dans lequel il se lamente à propos de la douleur physique du travail de l'artiste. La fresque renvoie à ce problème de faire les choses dans leurs détails et dans la largeur. Comment faire une chose très grande et détaillée. C'est la réflexion que provoque le spectacle d'une grande fresque. D'un point de vue technique cela m'intéressait d'utiliser une technique de peinture qui me permette de recourir aux mêmes pigments que ceux que j'utilise sur papier. L'aquarelle et la fresque ont en commun de ne recourir à aucun produit chimique. C'est uniquement de l'eau et des pigments. Le résultat est que les couleurs sont extrêmement vives et puissantes. C'est une technique qui est physiquement exigeante : tu es debout sur un échafaudage, le geste doit être contrôlé du fait de ta position et de l'épaisseur du trait. »

When your mom asks you to do the dishes and you cba so you pretend that you're dead



Captures d'écran du compte Instagram @classical_art_memes



Monday Morning Miracles, Camille Henrot, 2016
Cette fresque a été inspirée par des memes internet

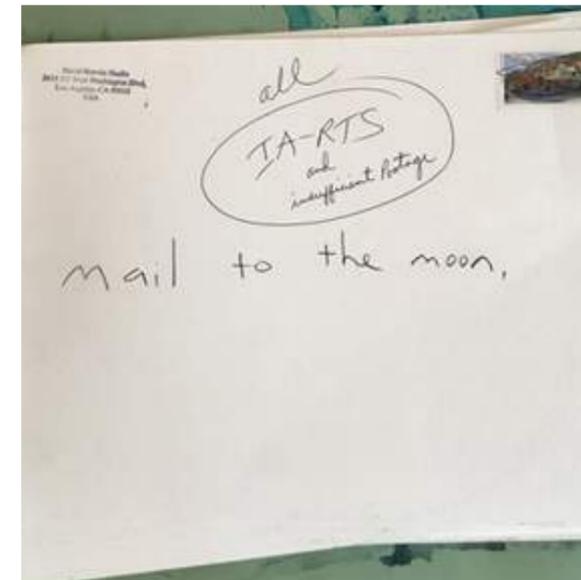
L'exercice de David Horvitz

Lettre à la Lune

Niveau : de la primaire au collège

Temps : 30 minutes

Matériel : des enveloppes, des timbres, du papier et des stylos



Capture d'écran du compte Instagram @davidhorvitz

La Lune est l'unique satellite naturel de la Terre. Elle tourne en permanence autour de notre planète. Sa force gravitationnelle agit sur le rythme des marées, sur l'activité sismique et le climat. De nombreux scientifiques s'accordent à dire qu'elle influencerait également sur notre sommeil et notre humeur.

Puisque la Lune agit sur nous, pourquoi pas ne pas lui adresser vos revendications, pourquoi pas ne pas lui faire part de nos humeurs ou de nos tourments ?

A la manière de David Horvitz, adressez un courrier à la Lune. Ecrivez « Lettre à la Lune » sur une enveloppe timbrée. Au dos, écrivez l'adresse suivante : Palais de Tokyo, 13 avenue du Président Wilson, 75116 Paris. Vous pourriez retrouver vos revendications quelques part...

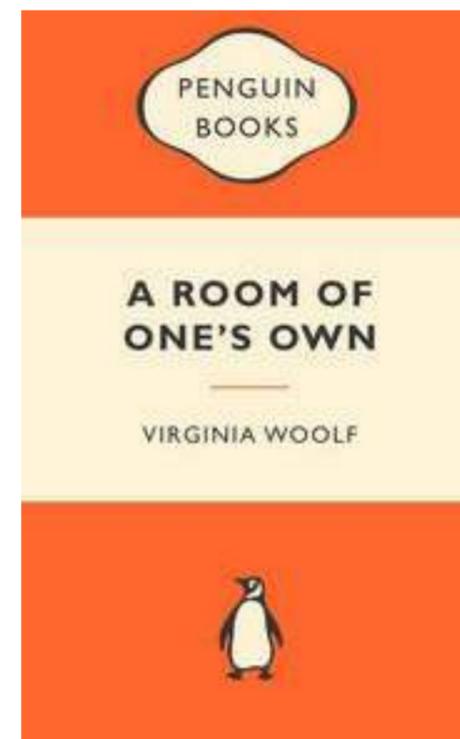
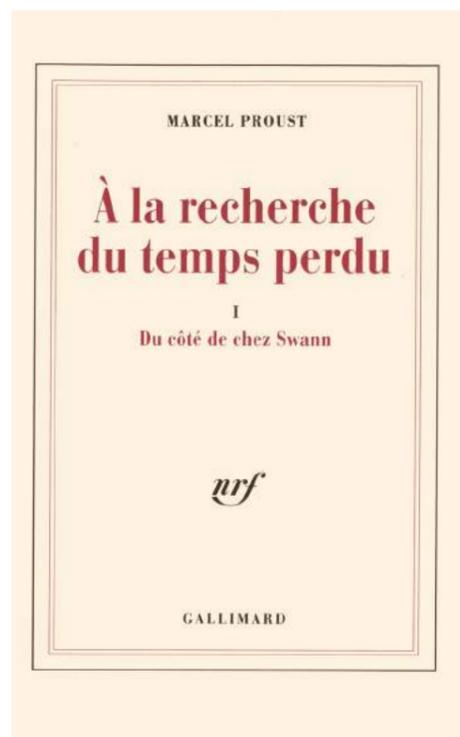
Les livres du lundi

Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*

Premier classique du XX^{ème} siècle, l'œuvre majeure de Marcel Proust, qui occupa quatorze années de sa vie, est un roman inclassable, à la croisée de la psychologie, de la sociologie, de la réflexion esthétique et du récit d'apprentissage à la première personne. Par ses inventions narratives, son jeu avec la chronologie, sa prose unique et sa structure même – le récit forme une boucle qui se conclue par la décision d'écrire *La Recherche* – il est un des témoignages les plus marquants de la capacité de l'art à sublimer l'écoulement du temps – le temps d'une vie, subjectif et mémoriel – en une œuvre universelle.

L'œuvre proustienne commence avec la réminiscence : le souvenir d'enfance disparu qui remonte à la surface de la conscience, grâce à une sensation familière. Le goût d'une madeleine trempée dans le thé rappelle le souvenir des dimanches matin à Combray, le bruit d'une cuillère sur le rebord d'une tasse fait renaître des impressions du grand hôtel de Balbec, etc. Voilà le déclencheur de l'intuition artistique : par la création, l'homme arrive à s'extirper du temps linéaire, à exprimer l'essence des choses au-delà de leur contingence.

« Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entre en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous. »



Virginia Woolf, *Une chambre à soi*

Une chambre à soi est un essai littéraire féministe publié en 1929 par Virginia Woolf. Il se base sur des conférences données l'année précédente dans deux unités pour filles de l'Université de Cambridge. Woolf y étudie la place des auteures dans l'histoire littéraire. Son analyse, de type matérialiste, conclut à l'importance des moyens tangibles pour la production artistique, moyens qui ont toujours été refusés aux femmes par la société patriarcale : en premier lieu, une chambre à soi dans laquelle s'enfermer pour travailler indépendamment, en second, une rente de 500 livres au minimum, lui permettant une indépendance financière.

Dans un passage parmi les plus célèbres de cet essai, Woolf imagine l'existence d'une sœur imaginaire de Shakespeare, aussi douée et volontaire que lui. En comparant les conditions de vie d'un homme et d'une femme issus du même milieu, à une époque donnée, Virginia Woolf conclut à l'impossibilité pour la sœur de Shakespeare d'avoir accès à l'éducation, à la fortune, au temps ou à l'espace nécessaire au développement d'une œuvre quelconque.

« Une œuvre géniale est presque toujours un exploit d'une prodigieuse difficulté. Tout semble s'opposer à ce que l'œuvre sorte entière et achevée du cerveau de l'écrivain. Les circonstances matérielles lui sont en général, hostiles. Des chiens aboient, des gens viennent interrompre le travail ; il faut gagner de l'argent ; la santé s'altère. De plus, l'indifférence bien connue du monde aggrave ces difficultés et les rend plus pénibles. Le monde ne demande pas aux gens d'écrire des poèmes, des romans ou des histoires ; il n'a aucun besoin de ces choses. »

Lundi

Mardi

Mercredi

Jeudi

Vendredi

MARDI

00:00	Symbolique - Mars, Rouge, Muscles, Rapports de force,
02:00	Combat, Sport
04:00	
06:00	Œuvre - <i>Tuesday</i>
08:00	
10:00	Artiste invitée - Samara Scott
12:00	
14:00	Exercice - <i>Le nom des heures</i>
16:00	
18:00	Livres - Hannah Arendt, <i>Du mensonge à la violence</i> &
20:00	Ralph Waldo Emerson, <i>La conduite de la vie</i>
22:00	
00:00	

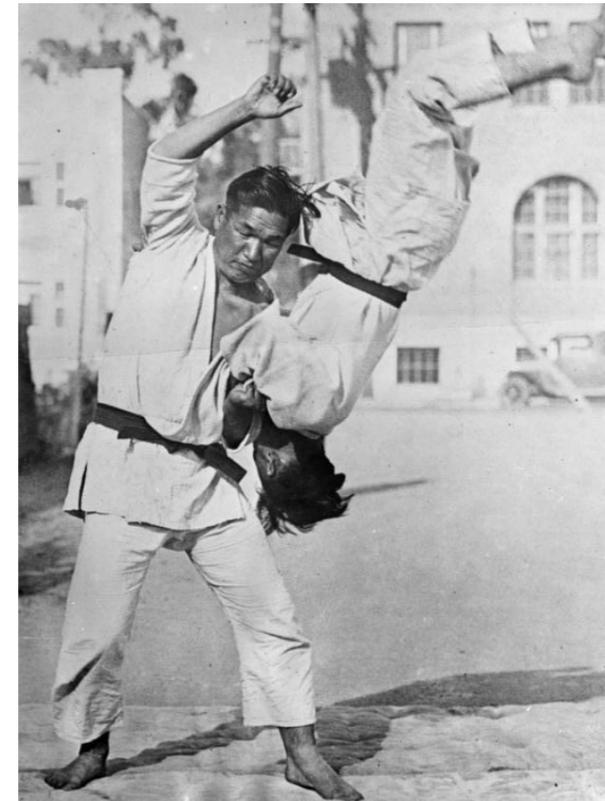


Mars. Rouge. Muscles. Sport. Sous le règne de Mars, dieu de la guerre, le mardi est hostile, compétitif et belliqueux. Un élément crucial des rapports de pouvoir est ici mis en jeu : le masochisme, et l'inversion temporaire et fictive des rapports de pouvoir auquel il est associé.



Camille Henrot, *Tuesday*, « Days are Dogs », 2017

Sous le règne de Mars, dieu de la guerre, le mardi est résolument hostile, compétitif et belliqueux. Camille Henrot a recouvert le sol de la section du mardi d'un quadrillage uniforme de tapis de jiu-jitsu. Littéralement « l'art de la souplesse » en japonais, le jiu-jitsu regroupe des techniques de combats développées par les Samourais à l'époque Edo. Ces dernières visaient à leur permettant de se défendre lorsqu'ils se retrouvaient désarmés sur le champ de bataille.



Technique de jūjutsu : kata guruma

En pénétrant dans l'espace du mardi, nous nous retrouvons nous aussi désarmés sur un champ de bataille. L'espace d'exposition est un terrain de sport, un objet de contrôle et de lutte. Sur ces tapis, Camille Henrot a installé *Tug of War*, une sculpture monumentale composée de chaînes en métal, de cordes et de tubes en caoutchouc. Ces matériaux sont tressés à la manière d'une « natte française », une coiffure originaire d'Afrique du Nord ensuite nommée de la sorte au 19^{ème} siècle.



How To: Basic French Braid
18 842 016 vues 76 K 5 K PARTAGER

Capture d'écran d'un tuto Youtube

Si la référence à la natte évoque l'élégance et la sophistication, le choix des matériaux renvoie lui au contrôle, à la répression et à une forme de violence. Il s'agit d'une œuvre convoquant à la fois la douleur de se faire tresser les cheveux et le plaisir d'être l'objet de tels soins. Un élément crucial des rapports de pouvoir est donc ici mis en jeu : le masochisme, et l'inversion temporaire et fictive des rapports de pouvoir auquel il est associé.

Un peu plus loin dans la salle du mardi, Camille Henrot présente la vidéo *Tuesday* dans laquelle sont imbriquées comme les éléments d'une tresse des images d'entraînement de jiu-jitsu et de préparation de chevaux de course. Les soins apportés à ces chevaux suggèrent autant la pulsion sexuelle que la préparation à la guerre ; deux formes de compétition et d'exploitation potentielle. L'usage du ralenti dans ce film, de même que la présence de chaînes pour maintenir les sculptures, opèrent symboliquement une forme de suspension des rapports de pouvoir au sein d'un espace indéterminé. Cela renvoie à un élément central du jeu masochiste, consistant à ralentir ou à contenir une démonstration de force jusqu'au point où elle devient un acte esthétique et, simultanément, un objet de contemplation sensuel.

Artiste invitée

Samara Scott - *Grounds*

« Mort au rats, Lingettes pour les mains, Pastilles pour lave-vaisselle, Teinture pour cheveux, Savon, Caviar de bain, Sel rose de l'Himalaya, Ombres à paupière, Fixations murales, Sellotape, Pâte à joints, Gravier pour aquarium, Papier de verre, Rouleaux de peintre, Couverts en plastique, Cacahuètes, Elastiques pour cheveux, Extensions de cheveux, Tubes de colle, Coques de pistache, Collants, Barbecue jetable, Mousse d'emballage, Sels de bain, Ecorce d'arbre, Sel, Craies, Allumettes, Enveloppes, Patafix, Limes à ongles, Batteries, Algues, Lunettes cassées, Popcorn, Chewing-gum. »

Voici quelques-uns des centaines de matériaux qui composent l'œuvre de Samara Scott, une grande composition périssable qui fait office de transition entre le lundi et le mardi. « Je m'intéresse à la nostalgie qui émane de ces produits. » La jeune artiste britannique (née en 1984) tisse une « tapisserie » à partir de ces déchets. Parmi eux se trouvent de nombreux produits de beauté féminins bon marché. Ainsi, cette « nature morte de vanités » évoque l'abondance de déchets produits pour répondre aux diktats de la beauté imposés de manière inconsciente par la société. « Pas de paillettes sans ces tonnes de déchets. »



L'exercice de David Horvitz

Le nom des heures



Papier-peint dessiné par David Horvitz pour l'exposition

Chaque jour de la semaine a un nom. Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche. Ces noms ont une histoire, une origine, une signification.

Contrairement à d'autres cultures (la culture chinoise notamment), il n'en est pas de même en Occident pour les heures. Nous ne les nommons que par de simples chiffres !

Remédiez à ce manque d'imagination en inventant un nom pour chaque heure de la journée. 1 heure du matin pourrait par exemple devenir « crépuscule du silence », 14h pourrait devenir « rose blanche », etc.

Chaque élève propose un nom pour chaque heure ainsi qu'une courte explication de ses choix. Procédez ensuite à un vote à main levée. Adoptez les noms ayant reçu le plus de voix et utilisez-les pendant une semaine.

Niveau : de la primaire au collège
Temps : 1 heure
Matériel : du papier et des stylos

Mardi

Mercredi

Jeudi

Vendredi

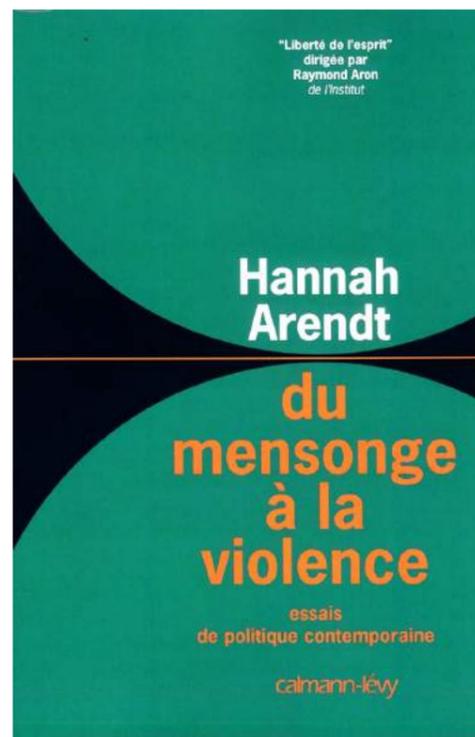
Les livres du mardi

Hannah Arendt, *Du mensonge à la violence*

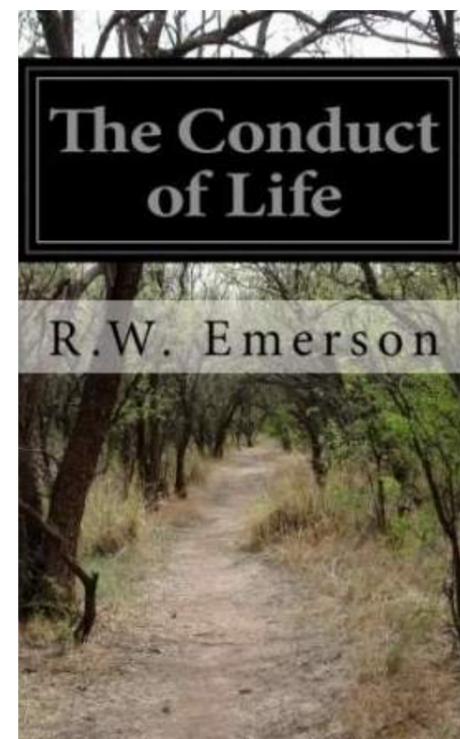
Publié en 1972, ce recueil de trois essais analyse les causes et les conséquences du mensonge en politique en prenant appui sur l'affaire des « documents du Pentagone » - une étude du département de la Défense américain, 47 volumes classés secret-défense traitant de l'implication politique et militaire des États-Unis au Viêt Nam depuis 1945 jusqu'à 1971.

« Il me paraît assez triste de constater qu'à son stade actuel la terminologie de notre science politique est incapable de faire nettement la distinction entre divers mots clefs, tels que pouvoir, puissance, force, autorité et finalement violence dont chacun se réfère à des phénomènes distincts et différents. »

A partir de cet énoncé, Arendt livre une réflexion sur la désobéissance civile et la violence. La première est une forme d'activisme politique qui peut être « dirigée vers des changements désirables et nécessaires, ou vers la préservation ou la restauration nécessaire et désirable du statu quo ». L'auteure soutient que « conformément non peut-être aux lois en vigueur mais à l'esprit de ses institutions juridiques », le système républicain américain est l'un des plus à même de donner une place à la désobéissance civile dans la société, comme moteur de transformation et de défense des intérêts des citoyens. La violence n'a, quant à elle, qu'un effet médiatique à court terme : « La violence est incapable de soutenir des causes, de conduire la marche de l'histoire, de promouvoir la révolution, de défendre le progrès ou la réaction ; mais par la dramatisation des griefs, elle sollicite très vivement l'attention du public. »



Ralph Waldo Emerson, *La conduite de la vie*



La Conduite de la vie est un des ouvrages les plus vendus du vivant de Ralph Waldo Emerson. Il s'agit d'un recueil basé sur une série de conférences tenues par le penseur américain durant les années 1850. L'ouvrage se compose de neuf essais, chacun étant précédé d'un poème. Les thèmes sont vastes et abordent différents aspects généraux de l'existence humaine, ce qui fait de ce livre une sorte de manuel de morale pour une vie productive et utile.

Emerson est un penseur transcendentaliste, comme en témoigne le texte *Nature*, qui promeut l'individualisme et une foi en la bonté de l'homme lorsque celui-ci vit en véritable autonomie. En cela, on peut considérer que *La Conduite de la vie* est un ouvrage charnière dans sa carrière, puisqu'il témoigne d'une réconciliation de l'individu et de la société. Néanmoins, les thèmes généraux (Pouvoir, Argent, Culture, Fatalité...) qui jalonnent le livre ne sont pas l'occasion pour Emerson de chanter les louanges du consumérisme urbain. L'auteur en appelle plutôt à une vie saine, industrielle et moraliste. La nature doit servir de modèle à l'être humain socialisé.

« Les éléments sont rudes et invincibles, excepté par eux-mêmes. Qu'il en soit ainsi de l'homme. Qu'il se défasse de ses imaginations creuses, et montre sa supériorité par des manières et des actes à la hauteur de la nature. Qu'il s'attache à ses desseins avec une force pareille à celle de la gravitation. Aucune puissance, aucune persuasion, aucune séduction ne les lui fera abandonner. L'homme devrait pouvoir supporter avantageusement, la comparaison avec une rivière, un chêne, ou une montagne. Il ne devrait pas avoir moins d'harmonie, d'expansion qu'eux, et devrait avoir leur résistance. »

MERCREDI

00:00	Symbolique - Mercure, Gris, Nerfs, Communication et
02:00	rapports aux autres, Vie sociale
04:00	
06:00	Œuvres - <i>Bad Dad, Telephones & Emails</i>
08:00	
10:00	Artiste invitée - Nancy Lupo
12:00	
14:00	Exercice - <i>Dessins en une minute</i>
16:00	
18:00	Livres - Italo Svevo, <i>La Conscience de Zeno</i> &
20:00	Marshall McLuhan, <i>Pour comprendre les médias</i>
22:00	
00:00	



Mercury. Gris. Les nerfs. La vie sociale. Le mercredi - jour de Mercure en français, celui du vent en anglais -, est fait de signaux : le dieu-messager s'incarne dans la communication. Le monde entier s'exprime à travers les horoscopes, téléphones, journaux, emails, réseaux sociaux. Ils participent de la circulation permanente du « message ».



Camille Henrot, *Wednesday, « Days are Dogs », 2017*

Artiste invitée

Nancy Lupo - *Bench*

Parmi les œuvres présentées dans la section du mercredi figure la série de dessins *Bad dads* dans laquelle Camille Henrot explore l'archétype de la figure abusive du père. Le terme « bad dad » renvoie bien évidemment au *mauvais père* dans son sens littéral mais il agit aussi, plus généralement, comme une métaphore de toute figure d'autorité qui abuse de son pouvoir. Il évoque ainsi des figures plus abstraites telles qu'internet et l'Etat.

Au milieu de cette salle, deux bancs en béton permettent de contempler les dessins. Conçus par Nancy Lupo (née en 1983 aux Etats-Unis), il s'agit de répliques de bancs publics. L'artiste américaine a reproduit ce mobilier urbain à l'identique par le biais d'un moulage. Seule différence : l'échelle. Ils deviennent des assises pour enfants ou bien des bancs pour adultes infantilisés.

Ainsi, l'ensemble des œuvres exposées dans cette pièce semble faire écho à la notion de biopouvoir développée par Michel Foucault. Selon le philosophe français, ce type de pouvoir remplacerait peu à peu le pouvoir monarchique de donner la mort à ses sujets. C'est un pouvoir qui s'exerce par la norme, de manière rationnelle, sur la vie des corps et la population.



L'exercice de David Horvitz

Dessins en une minute



Chaque participant dessine sans lever le stylo, de manière machinale, en se concentrant pour ne pas trop réfléchir, pendant une minute sur un papier de très petit format. Recommencez plusieurs fois l'exercice.

A l'aide d'un papier transparent et d'un rétroprojecteur, agrandissez les dessins. Comparez les réalisations des différents participants et les expériences de chacun.

L'objectif de l'exercice est d'explorer la subjectivité de l'expérience standardisée du temps quantifié.

Niveau : de la primaire au lycée

Temps : 30 minutes

Matériel : du papier, des stylos, des feuilles

transparentes, un rétroprojecteur et un chronomètre

Les livres du mercredi

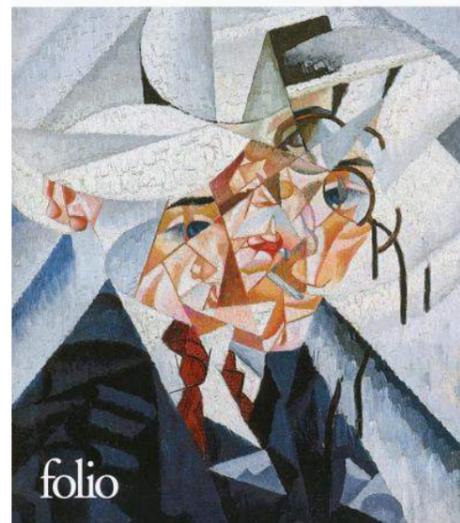
Italo Svevo , *La Conscience de Zeno*

Zeno est un héros moderne, c'est-à-dire un héros à rebours. Comme le Frédéric Moreau de Flaubert ou le Raskolnikov de Dostoïevski, il est dominé par la vie et l'action de forces inconscientes. Comme tous les personnages de Svevo, il souffre d'*inettudine*, d'une incapacité à vivre pleinement.

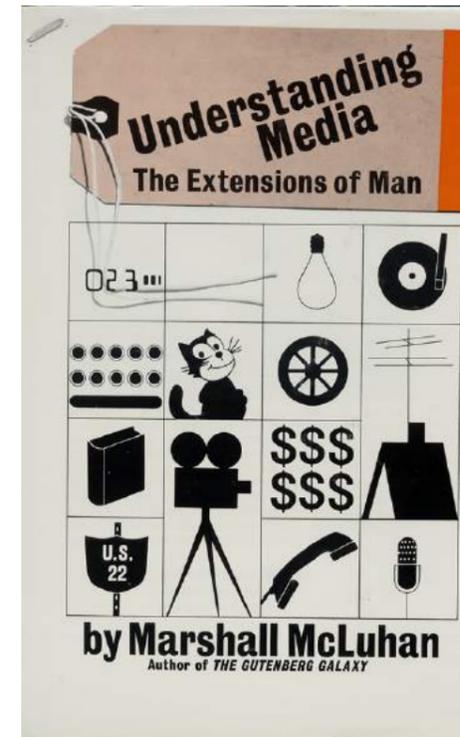
Le roman d'Italo Svevo raconte, sous la forme d'un journal de ses pensées, le parcours psychanalytique raté de son narrateur. Il s'oppose au jugement de son analyste tout en se considérant comme guéri. Svevo emprunte à son ami James Joyce le style du flux de pensées. Il en résulte un texte où se télescopent passé, présent et futur, truffé de sauts langagiers (entre le toscan et le triestin) et de fautes d'orthographe. L'antihéros scrute les détails de sa vie, de son passé, afin de cerner les raisons de cette inaptitude à vivre.

« D'après ce que j'ai déjà noté dans ces cahiers, il est clair que j'ai et que j'ai toujours eu (pour mon plus grand malheur peut-être) l'impétueux désir de devenir meilleur. Mes rêves d'équilibre et de force, comment les définirais-je autrement ? Mon père ne connaissait rien de tout cela. Il vivait en parfait accord avec l'être qu'on avait fait de lui et je dois dire qu'il n'eut jamais le souci de s'améliorer. Il fumait du matin au soir et, depuis la mort de maman, quand il ne dormait pas, même la nuit. De plus, il ne se privait pas de boire, comme un *gentleman*, à dîner surtout, pour être sûr de trouver le sommeil, la tête à peine sur l'oreiller. Mais, à l'entendre, le tabac et l'alcool étaient d'excellents médicaments. »

Italo Svevo
La conscience de Zeno



Marshall McLuhan, *Pour comprendre les médias*



Pour Marshall McLuhan, théoricien des médias canadien, tout ce qui transmet une information est un média, depuis le verbe parlé ou écrit, jusqu'à la télévision et le cinéma, en passant par les vêtements, le logement et l'argent. Les sociétés humaines se structurent autour de l'usage de médias, qui permettent de transmettre des informations plus ou moins complètes. Son analyse des médias se double d'une vision nouvelle du rapport entre médium et message : « le médium est le message ». Ce qui compte n'est donc pas ce qu'on dit ; le biais utilisé pour l'exprimer compte aussi dans la compréhension.

L'analyse de McLuhan fut également novatrice pour avoir pointé le lien entre corps et médias. Les médias sont des prolongements de notre chair. Ils sont comme les extensions de nos terminaisons nerveuses. Ils interpellent nos sens, et prolongent notre perception du monde. Ainsi, McLuhan classe les médias selon leur « froideur » ou « chaleur » qui définissent l'intensité d'information qu'ils transmettent. Ainsi, le cinéma, qui convoque la vue et l'ouïe, et qui use du dialogue, du montage et des couleurs est un médium saturé d'informations. Il ne demande que peu d'interaction de la part du receveur. A l'inverse, la parole est un médium froid dans lequel beaucoup d'informations se perdent, demandent à être interprétées. Elle invite à la participation.

« Dans les années 1920, une chanson populaire s'appelait *All Alone by the Telephone*. Pourquoi est-ce que le téléphone crée un intense sentiment de solitude ? Pourquoi nous sentons-nous poussé à répondre à un téléphone public qui sonne quand nous savons que l'appel ne peut pas nous concerner ? Pourquoi un téléphone qui sonne sur scène crée instantanément une tension ? Pourquoi cette tension n'est-elle pas aussi forte dans une scène de film ? La réponse à toutes ces questions est simplement que le téléphone est une forme participative qui exige un partenaire, avec autant d'intensité que deux pôles électriques. »

JEUDI

00:00	Symbolique - Jupiter, Bleu clair, Yeux, Promesses et hasard,
02:00	Dépendance à l'ambition et au pouvoir
04:00	
06:00	Œuvres - <i>Grosse Fatigue</i>
08:00	
10:00	Artiste invitée - Maria Loboda
12:00	
14:00	Exercice - <i>La semaine qui ne faisait pas sept jours</i>
16:00	
18:00	Livres - Johann Wolfgang von Goethe, <i>Faust</i> &
20:00	<i>La Légende de la Ville d'Ys</i>
22:00	
00:00	



Jupiter. Bleu Clair. Yeux. Ambition et pouvoir. Jeudi est le jour de Jupiter, roi des dieux, père de bien des dieux de l'Olympe. Jupiter incarne la puissance, celle du patriarcat qui, dans les sociétés occidentales, a longtemps symbolisé le pouvoir en lui-même.

Jeudi est le jour de Jupiter, roi des dieux, père de bien des dieux de l'Olympe. Jupiter incarne la puissance, celle du patriarcat qui, dans les sociétés occidentales, a longtemps symbolisé le pouvoir en lui-même.

Dans la section du Jeudi, Camille Henrot présente *Grosse Fatigue*, une vidéo de 13 minutes réalisée lors d'une résidence artistique au Smithsonian Museums, une institution de recherche scientifique créée sous l'égide de l'administration américaine. Ce vaste complexe de 19 musées a l'ambition de tout conserver, archiver et répertorier. A l'image de Jupiter, ce musée sur tout incarne la puissance et la violence des sociétés occidentales et de leur savoir. « Le projet de l'Encyclopédie, de cartographier le monde, c'est un projet terrifiant. Il renvoie à des stratégies de pouvoir, à des luttes contre l'angoisse de la mort en donnant des noms, en aplatissant le monde. Et en même temps cela possède une certaine beauté. » (Camille Henrot)

Un projet impossible

L'ambition démesurée du projet de cette institution fascine Camille Henrot. Ainsi, on retrouve dans l'ensemble de son œuvre un attachement aux projets impossibles, aux tentatives d'emblée vouées à l'échec. « Pour être bonne une œuvre doit être extrêmement difficile, quasiment impossible : elle est peut-être même meilleure si elle est impossible. » *Grosse Fatigue* et son projet impossible de raconter l'histoire de la création est de ces œuvres.

Aplatir le monde

Dans cette vidéo, Camille Henrot aplatit littéralement l'Univers. Celui-ci nous apparaît en 2D sous la forme du fond d'écran d'un ordinateur. Sur cette image, se forme et se défait un empilement de fenêtres, un ensemble d'images dont les

apparitions structurent le récit de la création de l'univers, des images provenant des collections du Smithsonian. Cette tentative d'aplatir la connaissance renvoie à l'ambition de l'institution de classer et d'ordonner le savoir dans lequel la mise à plat est littérale : « les flamands roses sont pliés en quatre, Vénus et Jupiter enroulés dans un tiroir. »

Une expérience physique de la connaissance

La frénésie des images est structurée par un récit. Un récit oral, qui reprend la forme du *spoken word*, une technique de poésie à voix haute, souvent accompagnée de musique, dont le slam est l'évolution directe. Ce style musical est inspiré des traditions jazz, soul et blues ainsi que de la Beat generation, à l'instar du poète Allen Ginsberg. Les représentants les plus célèbres sont The Last Poets, un groupe new-yorkais souvent considéré comme précurseur du hip-hop. Ce récit nous raconte l'histoire de l'origine du monde, en mêlant des mythes et légendes oraux. « Je trouve intéressant dans ce rapport à la création de l'Univers d'intégrer des éléments des cultures écrites et d'autres des cultures orales. »

Cette musique provoque un sentiment fort chez celui qui l'écoute, un caractère épique. Si bien que l'expérience devient sensorielle et intense. C'est une vidéo qui engage le corps. Ainsi, *Grosse fatigue* fait vivre la connaissance comme une expérience physique, émotionnelle, et non pas comme un savoir à acquérir.

La part noire de la quête de l'origine

Dans cette vidéo, l'univers nous apparaît comme à travers un « délire de groupement », selon une expression de Walter Benjamin, mettant en évidence la menace de destruction et la construction de notre identité que sous-tendent les mythes de création.



Camille Henrot, *Grosse Fatigue*, 2013

« Paradoxalement, l'inventaire et la conservation sont des actes de destruction : le classement anticipe sur la disparition du monde que l'on connaît. Et cela résonne tellement avec l'idée de Lévi-Strauss, pour qui l'origine de l'anthropologie est l'idée de la disparition de l'homme. La collection permettra peut-être la survie de certaines espèces, de certaines cultures. Mais dans quelle mesure cette perspective d'être sauvé par la science ne précipite-t-elle pas la destruction. A partir du moment où les choses sont archivées et conservées, c'est comme si elles avaient le droit de disparaître. C'est pour cela qu'il y a un rapport à la mort dans le fait de conserver. L'archive anticipe l'oubli, la collection anticipe la disparition. La peur de la mort devient prophétie auto-réalisatrice. » (Camille Henrot)

Dans une espèce de fièvre d'archivage retraçant la circulation des objets et des idées, la quête de l'origine révèle sa motivation inconsciente, sa part noire.

La pensée sauvage

« J'aime aborder l'anthropologie de manière critique, précisément parce que la pensée anthropologique, dans son aspiration tenace à relier entre eux des systèmes ou des pans de la connaissance différents, me semblent relever de la pensée sauvage ». (Camille Henrot)

La pensée sauvage est un essai de Claude Lévi-Strauss sur la pensée comme un phénomène humain universel. Il démontre, en s'appuyant sur de nombreux exemples anthropologiques, la nature conceptuelle et analytique de toute forme de pensée, qu'elle soit moderne ou primitive. Si la première est « ingénieuse » - elle déduit les événements des structures - et la seconde « bricoleuse » - elle déduit les structures des événements - Lévi-Strauss s'applique à mettre en lumière les similarités troublantes entre

toutes formes de pensée humaine. Le « sauvage » primitif classifie le réel avec autant d'acuité que le moderne, et avec un vocabulaire qui n'a rien à envier aux jargons professionnels de l'homme mondialisé. « Cette exigence d'ordre est à la base de la pensée que nous appelons primitive, mais seulement pour autant qu'elle est à la base de toute pensée ; car c'est sous l'angle des propriétés communes que nous accédons plus facilement aux formes de pensée qui nous semblent très étrangères. »

Claude Lévi-Strauss pousse son observation vers une relativisation de la supériorité des sciences modernes sur celle des primitifs. Si l'homme primitif voit autour de lui l'action de la magie, cette « gigantesque variation sur le thème du principe de causalité » (Hubert et Mauss), il n'en est pas moins conscient des causalités objectives. A ce propos, Lévi-Strauss cite l'anthropologue britannique E. E. Evans-Pritchard « Qu'un homme soit en corné par un buffle, qu'un grenier, dont les termites ont miné les supports, lui tombe sur la tête, ou qu'il contracte une méningite cérébro-spinale, les Azandé affirmeront que le buffle, le grenier, ou la maladie sont des causes, qui se conjuguent avec la sorcellerie pour tuer l'homme. »

« Tout mon travail d'artiste procède d'une forme de pensée sauvage, d'une forme d'association intuitive et d'un désir de quadrillage ultrarationnel jusqu'à la folie. Pour reprendre Claude Lévi-Strauss, la pensée sauvage est une pensée rationnelle car elle désire couvrir la totalité du réel et n'admet pas qu'il y ait des manquements. Pourtant, admettre que l'on ne peut pas tout savoir, c'est cela qui serait raisonnable. La science, la pensée sauvage et l'art ne sont pas raisonnables - comme presque toutes les productions humaines d'ailleurs. » (Camille Henrot)



Camille Henrot, *Grosse Fatigue*, 2013

Artiste invitée

Maria Loboda

Young Satyr Turning to Look at His Tail

« Je m'intéresse à l'architecture, à la façon dont les êtres humains utilisent l'espace non seulement pour leur usage privé mais aussi pour des cérémonies sacrées. Je pense qu'il s'agit d'une recherche sur la puissance de l'aura qui entoure certains objets. » (Maria Loboda)

Parmi les colonnes qui constituent la rotonde du Palais de Tokyo, une colonne en plâtre qui ne soutient rien d'autre qu'elle-même vient perturber l'ordre néo-classique du bâtiment. Elle semble tout droit sortie des métamorphoses d'Ovide.

Si Maria Loboda (née en 1979 en Pologne) convoque avec cette colonne des formes iconiques – « elle ressemble à un temple grec », c'est dans une lecture transhistorique des mythes. Ainsi, l'artiste déjoue toute linéarité chronologique en affublant sa colonne d'une queue d'animal grotesque. Ce simple volume cylindrique devient alors porteur d'une histoire, un aspect narratif renforcé par le titre de l'œuvre : « Jeune satyre se tournant pour regarder sa queue ». On retrouve chez Maria Loboda, les collages disparates et hétéroclites chers à Camille Henrot.



Satyre, 500 avant J.C, Éturie

L'exercice de David Horvitz

La semaine qui ne faisait pas sept jours



Le Tzolk'in, 650 avant J.-C.

Contrairement aux journées, aux saisons et aux années, la semaine de sept jours n'a pas de rapport avec la rotation de notre planète dans l'Univers. Tout juste correspond-elle approximativement à un « quartier » de Lune.

En Occident, l'emploi du découpage en semaines de sept jours date du II^{ème} siècle. Le dimanche, jour de repos hebdomadaire, apparaît pour se différencier des juifs.

Ainsi, la semaine est une convention sociale, une invention. Il n'en a pas toujours été ainsi.

Les Égyptiens, les Chinois et les Grecs groupaient les jours en décades. La structure du calendrier maya - appelé le tzolk'in - est assez différente mais on peut noter l'existence de 20 noms de jours qui se succèdent en cycle dans le calendrier.

Puisque la semaine de sept jours est une invention, inventez vous même une nouvelle forme d'organisation du temps idéale, en définissant les occupations correspondant à chaque jour de votre nouvelle semaine.

Niveau : de la primaire au lycée

Temps : 1 heure

Matériel : du papier et des stylos

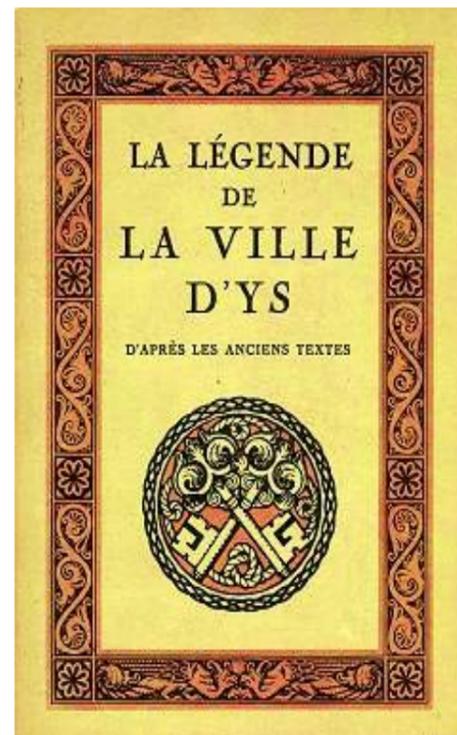
Les livres du jeudi

La Légende de la Ville d'Ys

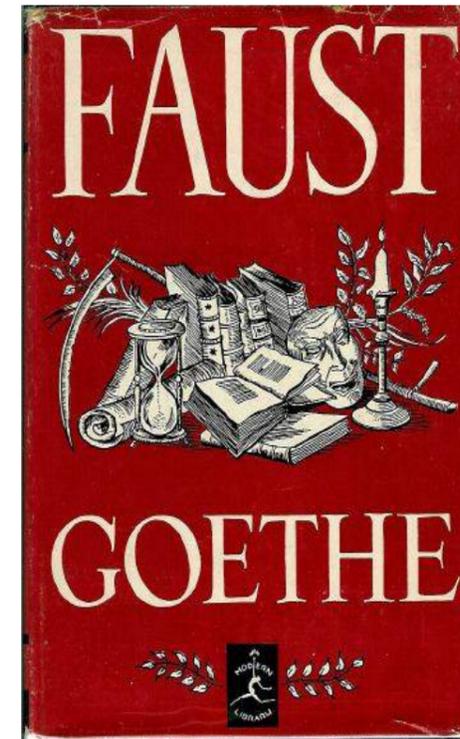
L'engloutissement de la ville d'Ys est une légende bretonne. Sa version écrite la plus ancienne date de 1495. A travers les siècles, chaque nouvel auteur apportera des ajouts, souvent de caractère chrétien (l'engloutissement devient un châtement divin) ou romantique (le personnage entraînant l'engloutissement devient un revenant). Dans toutes les versions, la légende oppose deux personnages : la princesse Dahut, symbolisant le Mal, et un saint (Corentin ou Guénolé, selon la version) défenseur du Bien. Un troisième personnage, le roi Gradlon, père de Dahut, se trouve en position d'arbitre, tiraillé entre l'amour qu'il porte à sa fille et sa foi chrétienne.

Dans les versions les plus simples, le roi Gradlon a fait construire une ville contre la mer, entourée d'une digue que lui seul peut ouvrir. Sa fille, Dahut, est une jeune femme pécheresse, dont le comportement attire la punition divine. Chaque soir, elle se choisit un nouvel amant qu'elle fait exécuter le matin venu. Un soir, elle rencontre un chevalier inconnu, vêtu de rouge, qui la séduit et lui demande de voler la clé des digues. La ville est engloutie et, alors qu'il tente de se sauver avec sa fille, Gradlon est rattrapé par le saint qui lui ordonne d'abandonner Dahut aux flots marins. Malgré l'amour qu'il lui porte, Gradlon reconnaît le mal qui est en elle, et laisse la mer l'emporter, faisant d'elle une sirène.

Il est intéressant de noter que, dans *La Légende de la mort en Base-Bretagne* (1906), Anatole Le Braz consacre un chapitre aux villes englouties dans lequel il compte une version orale répertoriée de la légende d'Ys selon laquelle la ville fut mise en dormition, endormie en attente d'une délivrance : « Quand la ville fut engloutie, chacun garda l'attitude qu'il avait et continua de faire ce qu'il faisait au moment de la catastrophe. Les vieilles qui filaient continuent de filer. Les marchands de drap continuent de vendre la même pièce d'étoffe aux mêmes acheteurs... Et cela durera ainsi jusqu'à ce que la ville ressuscite et que ses habitants soient délivrés. »



Johann Wolfgang von Goethe, *Faust*



« Je m'intitule, il est vrai, maître, docteur, et, depuis dix ans, je promène çà et là mes élèves par le nez. – Et je vois bien que nous ne pouvons rien connaître !... » Le docteur Henri Faust, reconnu pour ses recherches et son enseignement, est devenu un vieillard amer, rongé par le sentiment de n'avoir pas vécu et tourmenté par les limites du savoir humain.

Toute sa vie, il s'est reposé sur la raison, ce qui ne lui a finalement rien apporté. Alors, considérant le suicide, il en appelle au diable, sous la forme de Méphistophélès. Celui-ci, méprisant la raison qui amène les hommes à « se gouverner plus bêtement que les bêtes » lui propose un pacte : en échange de son âme damnée, il lui redonnera la jeunesse et l'initiera aux plaisirs terrestres.

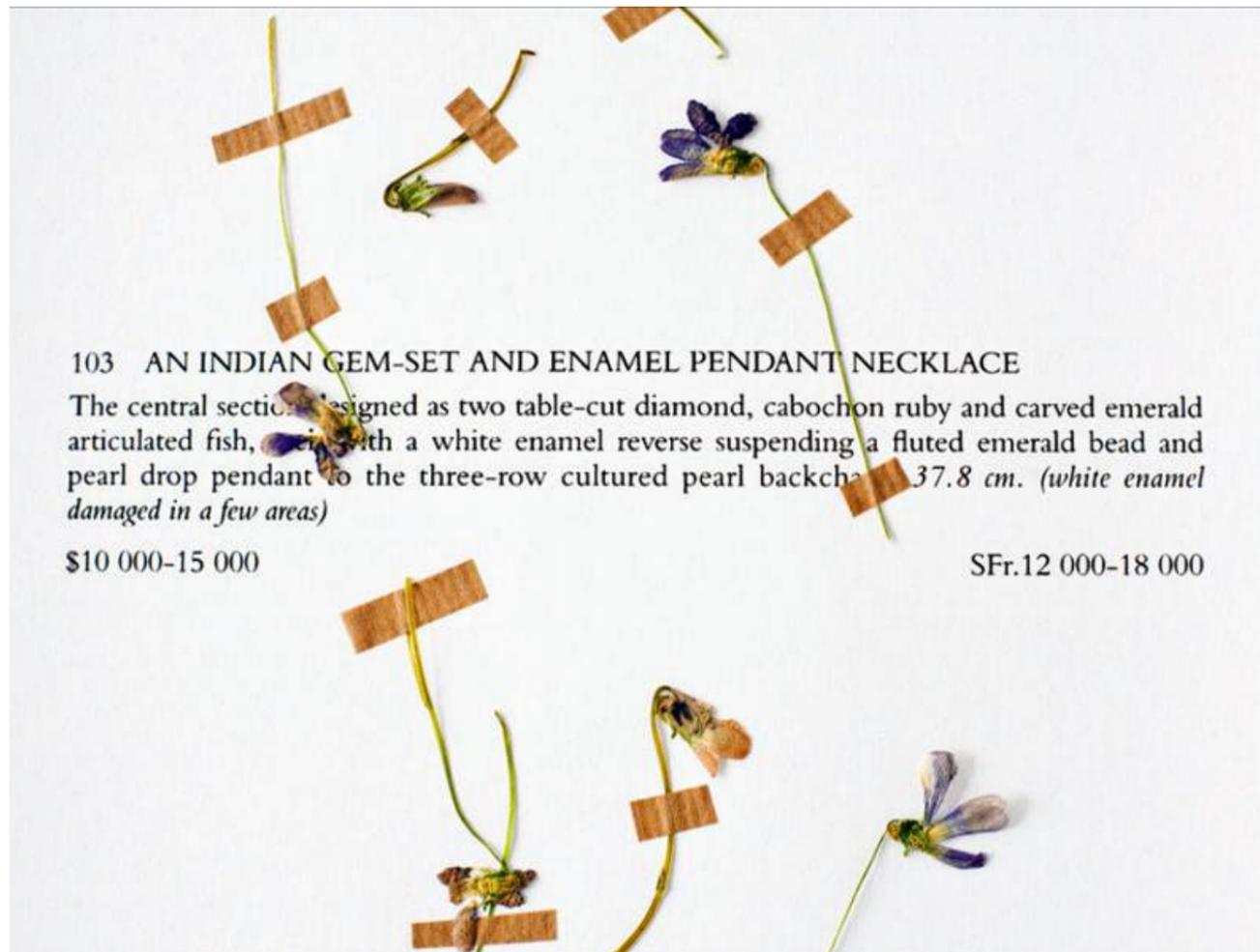
La légende populaire de Faust est revisitée et augmentée dans l'œuvre de Goethe, qui y ajoute des thèmes pré-romantiques de recherche de liberté totale, et une forte tonalité religieuse. Elle dit surtout le désir d'un homme d'accéder à une forme de surhumanité. En tentant de s'approcher du divin, de la connaissance absolue, Faust chute dans le nihilisme et s'associe à « l'esprit qui toujours nie », incarné par Méphistophélès. Il emportera avec lui Marguerite, la jeune femme innocente au destin de damnée dont les prières sauveront, en dernier lieu, l'âme de Faust.

VENDREDI

00:00	Symbolique - Venus, Vert, Cœur, Amour et amitié,
02:00	Les blessures et la réparation
04:00	
06:00	Œuvre - <i>Jewels from the Personal Collection of Princess</i>
08:00	<i>Salimah Aga Khan</i>
10:00	
12:00	Artiste invité - Jacob Bromberg
14:00	
16:00	Exercice - <i>Galaxie en sucre</i>
18:00	
20:00	Livres - Roland Barthes, <i>Fragments d'un discours amoureux</i> &
22:00	Marcel Mauss, <i>Le Don</i>
00:00	



Vénus. Vert. Cœur. L'amour et l'amitié. Les blessures et la réparation. Les désirs et les frustrations. Vendredi est le jour de Vénus, déesse de l'amour, du désir et de la beauté.



Camille Henrot, *Jewels from the Personal Collection of Princess Salimah Aga Khan*, 2011-2012

Vendredi est le jour de Vénus, la déesse de l'amour, du désir et de la beauté. Le dernier chapitre de l'exposition nous parle donc d'amour.

L'amour, le manque et la rupture sont ici évoqués au travers des bijoux, des fleurs et des livres, comme un écho aux Ikebanas du dimanche.

L'œuvre *Jewels from the Personal Collection of Princess Salimah Aga Khan* est inspirée d'une histoire vraie. En 1995, l'Aga Khan – le chef spirituel des ismaéliens nizârites, une branche du chiisme – divorce de sa femme Sarah Croker Poole, une ancienne mannequin devenue Princesse Salimah Aga Khan lors de leur mariage en 1969. Au moment du divorce, elle choisit de vendre l'intégralité des bijoux offerts par son mari, un trésor immuable se transmettant jusqu'alors de génération en génération. L'Aga Khan saisit la justice et tente par tous les moyens de faire annuler la vente, considérant que les bijoux appartiennent à sa famille, sa dynastie et non pas à sa femme.

En novembre 2012, la maison de vente Christie's organise à Genève la vente du trésor. La collection est dispersée dans le monde entier.

Camille Henrot fait du catalogue de cette vente aux enchères le support d'un herbier. Il devient le réceptacle d'une collection de fleurs séchées, comme un support physique dédié à l'étude des plantes.

Ainsi, l'artiste annote chaque bas de page du nom de plante délicatement scotchée à la planche, à la manière de la taxonomie, une branche de la biologie qui a pour objet de décrire les organismes et de les recouper en entités.

Les 135 fleurs différentes pressées contre ces pages ne proviennent pas de la na-

ture mais de l'Upper East Side, l'un des quartiers les plus huppés de New York. L'artiste les a dérobées la nuit dans les bosquets qui ornent les allées des avenues.

Etalage de richesse, métaphore des bijoux précieux et de l'amour périssable, ces fleurs sont la part excessive de l'irrationnel, le témoin de ce qui disparaît.

A l'image de cette collection évaporée., ces fleurs sont volées - à qui appartiennent-elles ? - elles sont comme des cadeaux incapables de compenser l'inanité des promesses qu'ils représentent.

Elles sont peut être aussi des offrandes pour guérir la peine provoquée par l'amour qui se fâne.

Artiste invité

Jacob Bromberg

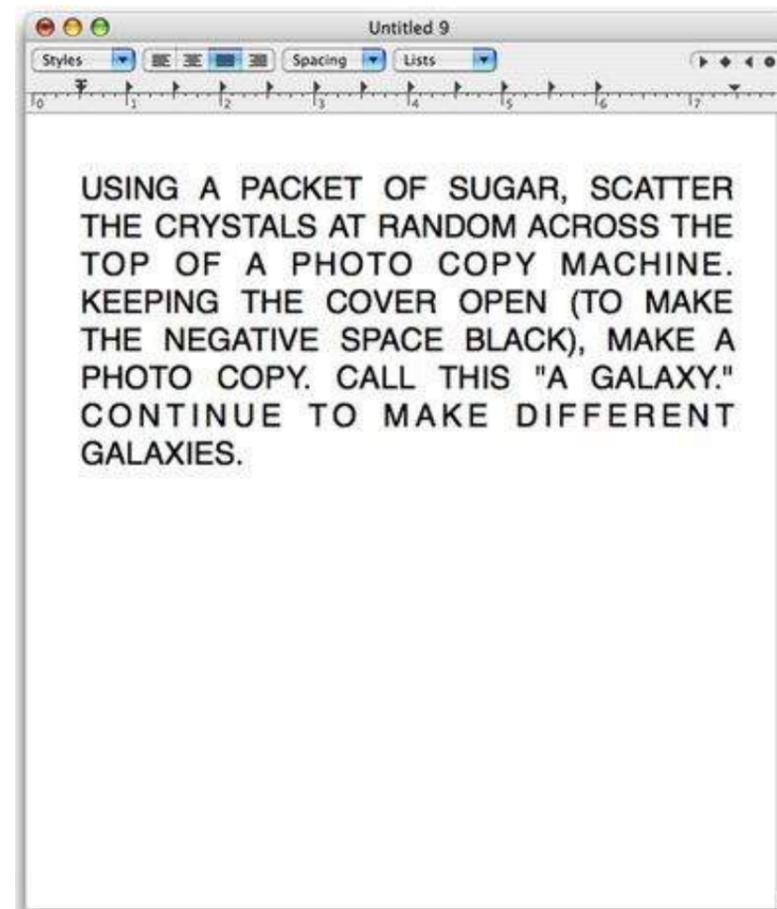
Ecrivain et poète, Jacob Bromberg a été invité par Camille Henrot pour écrire les cartels de l'exposition. Pensés comme des œuvres d'art semées au fil du parcours, ces courts textes rythment les salles et marquent le passage d'un jour à un autre. La forme de leur support reprend en effet celle des éphémérides, ces calendriers désuets dont les feuilles se déchirent de leurs anneaux porteurs jour après jour.

C'est aussi de par leur forme que les textes s'inscrivent dans l'exposition. Comme un clin d'œil à *Ulysse*, le roman de James Joyce, chaque cartel est écrit dans un style narratif différent. D'une section de l'exposition à l'autre, on passe d'un texte d'exposition somme toute classique à une définition de dictionnaire, une prise de note en tirets, puis à un poème évanescent. Jacob Bromberg et Camille Henrot s'affranchissent par ce biais des codes usuels de l'exposition, substituant des propositions artistiques aux textes didactiques attendus. Ils désarçonnent à l'instar du lecteur qui parcourt *Ulysse*, le visiteur qui traverse l'exposition.

Sur le chemin de la sortie de l'exposition, Jacob Bromberg (né en 1983 aux États-Unis) a graffité des vers sur les rampes d'escaliers. Son œuvre offre un contrepoint à l'inscription gravée au-dessus de la porte de L'Enfer de Dante dans *La Divine Comédie*.

L'exercice de David Horvitz

Galaxie en sucre



Dispersez les grains de sucre d'un paquet de sucre en poudre de manière aléatoire sur la vitre d'un photocopieur. Gardez le couvercle ouvert (de sorte que le négatif apparaisse en noir), lancez la photocopie. Nommez la photocopie « une galaxie » puis recommencez pour en créer de nouvelles.

Niveau : à tout âge

Temps : 30 minutes

Matériel : du sucre en poudre et un photocopieur

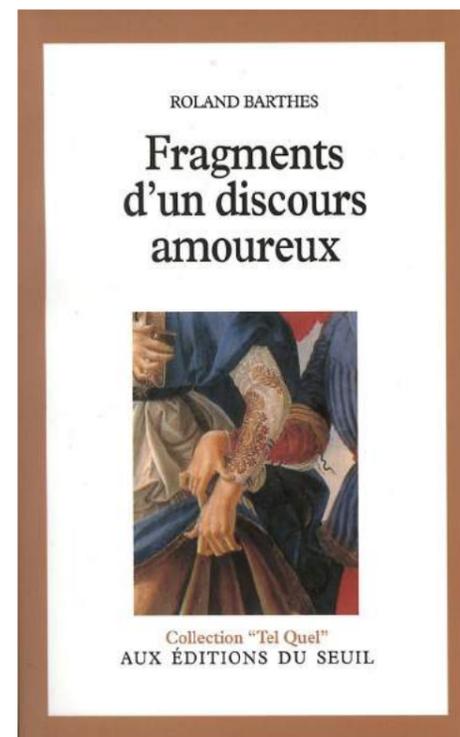
Les livres du vendredi

Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*

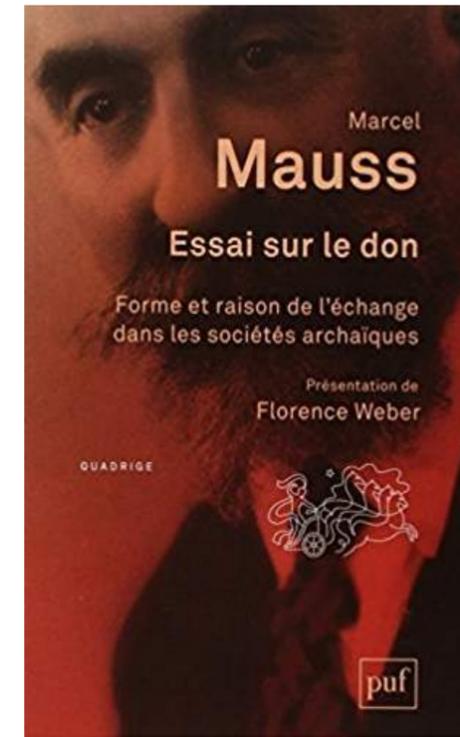
Dans ce livre à la forme étonnante, l'auteur de *La Chambre Claire* et de *La leçon* propose une exploration du discours amoureux, à partir d'un certains nombres d'optiques. Si Barthes se base sur de nombreux ouvrages littéraires, le livre n'est pas pour autant une étude, et n'est pas de forme scientifique. Au contraire, il est lui-même une sorte de discours amoureux, dans lequel le « je » tient le premier rôle. Comme l'écrit Barthes en fin de préambule : « (...) si l'auteur prête ici au sujet amoureux sa « culture », en échange, le sujet amoureux lui passe l'innocence de son imaginaire, indifférent aux bons usages du savoir ».

Chacune des 79 optiques propose de se plonger dans un terme, comme base de réflexion mais surtout de discours. Car c'est bien lui, ce *dis-cursus* (mot latin qui dit les allées et venues, les démarches et intrigues) qui est le moteur même du livre, qui en forme le texte. Pour cette raison, le livre divague entre citations, analyse littéraire, étude psychanalytique et récit, en empruntant presque toujours la première personne du singulier, au mode indicatif.

« CŒUR. Ce mot vaut pour toutes sortes de mouvements et de désirs, mais ce qui est constant, c'est que le cœur se constitue en objet de don – soit méconnu, soit rejeté. » En se référant au *Werther* de Goethe, roman précurseur du romantisme allemand, Barthes continue : « le monde et moi ne nous intéressons pas à la même chose ; et, pour mon malheur, cette chose divisée, c'est moi ; je ne m'intéresse pas (dit Werther) à mon esprit ; vous ne vous intéressez pas à mon cœur. »



Marcel Mauss, *Essai sur le don*



Dans cet essai, le plus connu du « père de l'anthropologie française », Marcel Mauss analyse comment, dans toute société humaine, le don se structure selon un triple mouvement d'obligations : « donner – recevoir – rendre ». A travers son étude du don, Mauss touche à des faits qu'il nomme « total » en cela que cette triple dynamique s'applique à « toutes sortes d'institutions : religieuses, juridiques et morales - et celles-ci politiques et familiales en même temps ; économiques - et celles-ci supposent des formes particulières de la production et de la consommation, ou plutôt de la prestation et de la distribution (...) »

Mauss poursuit cette étude en abordant le caractère profondément sacré que le don confère à l'objet donné. Il s'interroge : « Quelle force y a-t-il dans la chose qu'on donne qui fait que le donataire la rend ? » Pour répondre à cette question, il étudie en profondeur une série d'exemples anthropologiques démontrant le caractère sacré qui perdure dans l'économie de nombre d'entre elles : « la monnaie a encore son pouvoir magique (...) ; les diverses activités économiques, par exemple le marché, sont imprégnées de rites et de mythes. »

Contrairement à la doxa, qui voudrait que le don soit une activité volontaire, Mauss souligne combien, pour les hommes vivants en société, le don résulte encore d'une obligation : « Dans toutes les sociétés qui nous ont précédés immédiatement et encore nous entourent, et même dans de nombreux usages de notre moralité populaire, il n'y a pas de milieu : se confier entièrement ou se défier entièrement, déposer ses armes et renoncer à sa magie, ou donner tout depuis l'hospitalité fugace jusqu'aux filles et aux biens. C'est dans des états de ce genre que les hommes ont renoncé, à leur quant-à-soi et ont su s'engager à donner et à rendre. »



ACTION ÉDUCATIVE

Le programme éducatif du Palais de Tokyo a pour ambition de proposer à des publics variés d'être les complices de la vie d'une institution consacrée à la création contemporaine. Les artistes, les expositions, l'histoire du bâtiment, son architecture ou encore la politique culturelle et les métiers de l'institution sont autant d'éléments qui servent de point de départ à l'élaboration de projets éducatifs qui envisagent le Palais de Tokyo comme un lieu ressource avec lequel le dialogue est permanent. L'approche choisie a pour ambition d'affirmer l'expérience du rapport à l'oeuvre comme fondatrice du développement de la sensibilité artistique. Quel que soit le projet engagé (visite active, workshop, rencontre, etc.), les médiateurs du Palais de Tokyo se positionnent clairement comme des accompagnateurs et tentent de ne jamais imposer un discours préétabli. Jamais évidentes et sans message univoque, les oeuvres d'art contemporain sont support à l'interprétation, à l'analyse et au dialogue, elles stimulent l'imaginaire, la créativité et le sens critique. Le service éducatif s'engage à valoriser ces qualités afin d'inciter chaque participant à s'affirmer comme individu au sein d'un corps social.

S'appuyant sur les programmes éducatifs en vigueur, les formats d'accompagnement clé en main offrent aux éducateurs et enseignants un ensemble de ressources et de situations d'apprentissage qui placent les élèves dans une posture dynamique. Des outils complémentaires de médiation indirecte sont mis à disposition pour préparer ou pour prolonger en classe l'expérience de la visite. Les formats d'accompagnement ÉDUCALAB sont quant à eux conçus sur mesure et en amont avec le service éducatif qui tâchera de répondre au mieux aux attentes de chaque groupe.

INFOS PRATIQUES

Accès

Palais de Tokyo
13, avenue du Président Wilson
75116 Paris

Tél : 01 47 23 54 01

www.palaisdetokyo.com

Horaires

De midi à minuit tous les jours, sauf le mardi
Fermeture annuelle le 1er janvier, le 1er mai
et le 25 décembre.

Tarifs d'entrée à l'exposition

Plein tarif : 12€

Tarif réduit : 9€

Tarifs des visites actives

Groupes scolaires : 50€

Groupes du champ socio-culturel : 40€

